

LES JÉSUITES

DANS

LES ÉTATS BARBARESQUES

R. P. LOUIS CHARLES

LES JÉSUITES

DANS

LES ÉTATS BARBARESQUES

Algérie et Maroc

Ouvrage posthume

PUBLIÉ PAR

Le R. P. A. ROSETTE



PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, rue Cassette, 10

Nihil obstat :

Parisiis, die 10ª julii, 1914

Léonce de GRANDMAISON.

Imprimatur :

Parisiis, die 10ª julii, 1914

P. FAGES, *v. g.*

AVANT-PROPOS

L'auteur des pages qui suivent, le P. Louis Charles, S. J., a passé de longues années sur la terre d'Afrique, à Oran, où il a exercé un fécond apostolat et laissé un très vivant souvenir.

A quelques pas du Maroc, il suivait avec intérêt la marche de la politique française, qui tendait visiblement à soumettre ce grand empire à notre influence civilisatrice. Il rêvait sans doute de voir ses frères en religion pénétrer, à la suite de la France, dans ce vaste champ. Peut-être voulait-il les y inviter, en leur rappelant ce que leurs devanciers, en des temps moins heureux, avaient fait et souffert pour ces contrées.

L'ouvrage était achevé, revisé, approuvé, tout prêt enfin à être livré à l'impression, quand le vaillant missionnaire fut surpris par la mort, en 1911.

Ses amis recueillirent son œuvre, et l'un d'eux se chargea de la publier telle qu'elle

était, sans y rien changer, laissant à l'auteur le mérite et la responsabilité de son travail.

Or, la grande guerre éclata quand la dernière feuille allait être tirée. L'imprimeur fut mobilisé. L'éditeur, chargé à la fois d'un collège et d'une ambulance, ne sut pas trouver alors le temps d'achever l'entreprise. D'où nouvel arrêt.

Enfin le livre va paraître, au moment où, sous la direction d'un chef éminent, notre action au Maroc, devenue libre et indépendante, s'exerce d'une façon de plus en plus solide et féconde. Il n'a donc, semble-t-il, rien perdu de son actualité. Puisse-t-il faire lever une armée de vaillants apôtres et contribuer à répandre et à faire germer, dans cette terre si longtemps inculte, la semence de l'Évangile.

A. R.

Lyon, 8 septembre 1920.

PRÉFACE

Dans cet aperçu historique, nous nous sommes proposé de retracer, à grands traits, les travaux et les œuvres des Jésuites dans les États barbaresques, pendant les XVIe et XVIIe siècles. Comme on le verra, ils se sont montrés, dans les situations les plus diverses, les dignes émules des fils de saint François, de saint Dominique, de saint Vincent de Paul et des intrépides religieux Rédempteurs, des ordres de la Très-Sainte-Trinité et de Notre-Dame de la Merci.

Ce travail ne sera pas sans intérêt, croyons-nous, aujourd'hui que tous les regards sont fixés sur l'Afrique du nord, et plus particulièrement sur le Maroc.

L. C.

LES JÉSUITES

DANS

LES ÉTATS BARBARESQUES

CHAPITRE PREMIER

LES ÉTATS BARBARESQUES, L'ESPAGNE ET LES JÉSUITES

Les États barbaresques comprenaient cette partie de l'Afrique qui forme aujourd'hui la Tunisie, l'Algérie et le Maroc. Possesseurs du sol, de temps immémorial, les Berbères furent refoulés, vers la fin du VIIe siècle, dans les régions montagneuses de l'Atlas, ou dans le désert, par l'invasion des Arabes. Non contents de subir le joug des vainqueurs, ils embrassèrent encore leur religion et se firent sectateurs du Coran.

Huit siècles plus tard, les Maures d'Espagne, expulsés de la péninsule par Ferdinand

le Catholique, vinrent chercher un asile chez leurs coreligionnaires de Berbérie. Les Arabes se montrèrent jaloux, défiants et même tyranniques à l'égard des nouveaux venus. Ils ne leur ouvrirent qu'un certain nombre de villes de la côte et leur fermèrent l'intérieur du pays. Cette situation précaire, jointe à la haine dont les exilés étaient animés contre les Espagnols, les poussa à se livrer à la piraterie. Fréquentes étaient leurs descentes et leurs razzias sur le littoral de la péninsule et dans les îles adjacentes. Pour mettre un terme à tant d'audace, l'Espagne résolut de faire une guerre sans merci aux corsaires Maures et de s'emparer des principales villes de la côte qui leur servaient de repaires.

En 1497, le duc de Medina-Sidonia s'empara de Melilla, sur la côte du Maroc, et Don Diego de Cordova, de Mers-el-Kébir, en 1505. La conquête d'Oran, en 1509, par le cardinal Ximenez de Cisneros porta un coup mortel au brigandage et rendit le calme et la paix aux populations maritimes de la péninsule.

Refoulés loin des côtes d'Espagne, les Maures allèrent exercer leur injuste métier sur le littoral de la Sicile et de l'Italie, répandant partout la terreur et la désolation. La prise de Bougie et de Tripoli par Charles-Quint

leur inspira une crainte salutaire. Les villes de Tunis, d'Alger et de Mostaganem s'empressèrent de se déclarer vassales de l'Empereur et promirent de renoncer à leurs incursions. La première terreur passée, les attaques et les déprédations se multiplièrent plus que jamais. Le châtiment ne se fit pas attendre. Pierre Navarro parut devant Alger, à la tête d'une forte escadre. Les Algérois offrirent d'humbles excuses, délivrèrent les esclaves chrétiens et s'engagèrent à payer pendant dix ans un tribut annuel au roi d'Espagne.

Peu confiants dans ces promesses, les Espagnols bâtirent une forteresse sur un rocher émergeant des flots, situé en face de la ville. Ils l'appelèrent *el Peñon de Argel*. Cette place forte était destinée à tenir les Algérois en respect et à les empêcher de se livrer à la rapine. En multipliant ainsi les points d'occupation, Ferdinand le Catholique et le cardinal Ximenez caressaient le rêve d'asseoir solidement la domination de l'Espagne sur toute l'Afrique du Nord. Ils avaient compté sans l'audace et le génie des deux fameux aventuriers Aroudj et Aheir-ed-Din, plus connus sous le nom des frères Barberousse.

Habitués, dès leur jeunesse, aux courses maritimes, ils ne tardèrent pas à donner des

preuves d'une rare bravoure et à se rendre redoutables dans la Méditerranée. En 1514, le roi de Tunis accepta leurs services et Aroudj se fit fort de reprendre Bougie aux Espagnols. Ses espérances devaient être déçues. Deux fois il donna l'assaut à la ville et deux fois il fut repoussé avec des pertes considérables. Après ce double insuccès, Aroudj se retira à Djijelli, dont il fit sa base d'opérations. C'est là que les Algérois vinrent solliciter son concours pour la destruction de la forteresse du *Peñon*. Il accourut à leur appel, entra dans Alger avec ses Turcs, se fit proclamer roi et étouffa le parti de l'opposition dans le sang. Sans perdre de temps, il s'empara successivement des principales villes : Blidah, Médeah, Milianah et Ténès. Il poussa même ses conquêtes jusqu'à Tlemcen. Après y avoir rétabli sur son trône le vieux roi Abou-Zian, il l'égorgea avec ses sept fils et se proclama roi de cette ville. A Tlemcen comme à Alger, il eut raison du parti des mécontents, en passant un millier des principaux habitants au fil de l'épée.

L'Espagne ne laissa pas d'être inquiète de la fortune surprenante de ce redoutable adversaire. Elle chargea Don Diego de Vera de s'emparer d'Alger. Aroudj lui infligea une

sanglante défaite. Craignant pour la sécurité d'Oran, le marquis de Comares, gouverneur de cette place, marcha sur Tlemcen Étroitement cerné dans le Méchouar, Aroudj, pour échapper aux assiégeants, s'enfuit pendant la nuit, par un souterrain secret, traversa les lignes ennemies et s'élança dans la direction de Fez. Poursuivi, au jour, par un détachement de soldats espagnols, il fut rejoint après plusieurs heures de marche forcée et abattu d'un coup de pique, après une lutte désespérée.

A la nouvelle de la mort de son frère, Kheir-ed-Din se fit proclamer roi d'Alger. Pour consolider sa puissance, il fit hommage de ses États au sultan de Constantinople et se déclara son vassal. Sélim Ier lui conféra le titre de pacha et lui envoya un renfort de deux mille Turcs. Sans perdre de temps, Kheir-ed-Din jura de venger la mort d'Aroudj. Hugues de Moncade étant venu l'assiéger dans Alger à la tête d'une puissante flotte, il le força à se retirer après lui avoir fait subir des pertes considérables. Il se rua ensuite sur le *Peñon*, qui était « comme une épine plantée dans le cœur des Algérois », l'emporta d'assaut, rasa la forteresse et fonda définitivement la puissance maritime de la Régence d'Alger.

Pour le récompenser de ses éclatants services, Soliman l'appela à Constantinople, le nomma Capitan-pacha et lui confia le commandement en chef de la marine turque.

Kheir-ed-Din s'empressa d'obtempérer aux ordres du sultan. Avant de s'éloigner d'Alger, il confia le gouvernement de la ville au renégat sarde Hassan-Agha et partit avec quarante galères. Après avoir ravagé les côtes d'Italie, il s'empara, sur sa route, de Bizerte, de la Goulette et de Tunis dont il détrôna le roi Mouley-Hassan. Celui-ci ayant appelé à son secours Charles-Quint, l'empereur accourut à la tête de 400 navires, se rendit maître de la ville, malgré une résistance acharnée, rétablit sur son trône le prince hafside et ne conserva que la Goulette (1535).

Charles-Quint fut loin d'être aussi heureux dans la formidable expédition dirigée contre Alger, en 1541. Après le débarquement des troupes, une horrible tempête s'étant élevée soudain, Hassan en profita pour refouler les Espagnols vers la mer. Ceux-ci n'ayant pu s'embarquer, un grand nombre d'entre eux périrent dans les flots, sans compter ceux qui perdirent la vie dans l'assaut de la ville. Par cet effroyable désastre, non seulement les nations chrétiennes perdaient l'espoir de briser

la puissance turque dans la Méditerranée, mais elles allaient se voir contraintes désormais à s'humilier devant les pirates d'Alger et condamnées à leur acheter le droit de commerce et de navigation en leur payant d'onéreux tributs. Cette même année, Soliman II enlevait à Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint, la ville de Bude et presque toute la Hongrie.

Au lieu de se liguer contre le péril musulman, la plupart des princes chrétiens préféraient se faire les dociles instruments de Luther, le moine apostat, pour mettre tout à feu et à sang, en Allemagne, et y implanter la prétendue réforme. Humainement parlant, jamais l'Église ne s'était, peut-être, trouvée dans une situation aussi critique. On se demandait avec anxiété de quel côté viendrait le secours pour arrêter le flot montant de l'hérésie et de l'invasion sarrasine, restaurer la foi, la piété et les bonnes mœurs dans les masses gangrenées par le vice et la corruption. Dieu, dont les promesses sont infaillibles, ne manqua pas à son Église. Pour tenir tête à l'hérésie, il suscita un vaillant champion de sa cause dans la personne d'Ignace de Loyola et de la Compagnie dont il fut le fondateur. Plus que toutes les autres nations, la chevaleresque Espagne devait lui fournir sa vaillante épée pour briser la puis-

sance ottomane et refouler le Croissant envahisseur.

Brillant capitaine avant de s'enrôler sous l'étendard de Jésus-Christ, Ignace imprima à son Ordre naissant une allure toute militaire. Les œuvres opérées par ses premiers compagnons, dès les débuts de leur apostolat, furent telles que les rois, les princes et seigneurs chrétiens s'empressèrent à l'envi de faire appel à leur précieux concours pour l'évangélisation de leurs sujets, l'éducation de la jeunesse ou pour toute autre entreprise destinée à promouvoir le bien de la religion et de la société. C'est ce qui détermina, en particulier, les rois d'Espagne et de Portugal à en faire leurs auxiliaires les plus dévoués dans les États Barbaresques, ainsi que le fera voir la suite de ce récit.

CHAPITRE II

LES JÉSUITES PRENNENT PART A L'EXPÉDITION D'AFRICA EN TUNISIE (1550)

Après la mort de Kheir-ed-Din, le dernier des Barberousse, survenue en 1547, à Constantinople, l'empereur Charles-Quint avait signé une trêve avec le Sultan. Malgré cette suspension d'hostilités, les côtes d'Espagne et d'Italie n'en continuaient pas moins à être ravagées par les pirates sarrasins et surtout par le fameux corsaire Dragut, digne émule de Barberousse. Il s'était d'ailleurs formé à son école et n'avait pas tardé à mériter ses faveurs. Dans son audace, il avait poussé ses courses jusque dans le golfe de Naples, s'était emparé, sur son passage, d'une galère de Malte, dans le port de Pouzzoles, avait surpris, pendant la nuit, la ville de Castellamare, et mis tout à feu et à sang sur les côtes de Calabre. En possession d'un riche butin, il établit ses quartiers d'hiver

dans l'île de Gelves et activa les préparatifs pour s'emparer de la ville d'Africa, connue aussi sous le nom de Mehedia.

Construite sur un rocher s'avançant en forme d'isthme dans la mer, et rattachée au continent par une langue de terre comptant à peine deux cent trente pas de largeur, cette ville était entourée de hautes et fortes murailles, flanquée de plusieurs grosses tours. Après la prise de Tunis par Charles-Quint, ses habitants s'étaient constitués en république. Jaloux de leur liberté, ils souffraient avec peine l'entrée dans leur port des vaisseaux étrangers, même ceux du Grand Turc.

Jugeant la ville imprenable d'assaut, Dragut se servit de la ruse pour arriver à ses fins. Les habitants, en proie à des dissensions intestines, se trouvaient divisés en plusieurs partis. Il réussit à gagner à prix d'or un des principaux magistrats de la cité qui lui en ouvrit les portes.

L'audacieux corsaire avait désormais un port sûr pour abriter ses vaisseaux, et un lieu de refuge pour se mettre à couvert des coups de ses ennemis. Il renforça la garnison de quatre cents Turcs, confia l'exécution de nouvelles fortifications à Mohamed, son homme de confiance, et nomma gouverneur de la place

Hez-Reis, son neveu. Après avoir pourvu à la sécurité de sa nouvelle capitale, Dragut reprit la mer avec ses galères et devint de nouveau la terreur de la Méditerranée.

La prise d'Africa par Dragut était un danger permanent pour la Sicile. Aussi l'empereur Charles-Quint prit-il, sans tarder, des mesures pour contenir l'audace du redouté corsaire. Il donna l'ordre à l'amiral André Doria et à Jean de Vega, vice-roi de Sicile, de combiner leurs efforts, pour s'emparer de la ville. Doria réunit une flotte de cinquante voiles auxquelles vinrent se joindre les galères du grand-duc de Toscane et celles du Pape. Sur l'invitation de l'Empereur, les chevaliers de Malte équipérent aussi quatre navires.

Soucieux des intérêts spirituels de l'armée expéditionnaire, Jean de Vega demanda et obtint comme aumônier des troupes et de l'hôpital le P. Jacques Laynez, un des premiers disciples d'Ignace de Loyola et son successeur comme général de la Compagnie, qui se trouvait alors à Palerme [1].

Le vice-roi écrivit en même temps à saint

1. Député par le pape Paul III au concile de Trente comme théologien du Saint-Siège, Laynez y jeta un si vif éclat que les évêques suspendaient les séances quand il ne pouvait y assister.

Ignace, à Rome, pour le prier d'obtenir du pape Jules III les pouvoirs pour que les troupes expéditionnaires pussent gagner l'indulgence du Jubilé, tombant cette année-là.

La flotte quitta le port de Palerme le 22 juin 1550. Le P. Laynez prit place sur le vaisseau du vice-roi avec le frère coadjuteur Martin Zornosa, qui lui fut donné comme compagnon pour l'aider dans le soin des malades. Après deux journées d'heureuse navigation, on fit escale, le matin de la Saint-Jean, près de la petite île déserte appelée Faviñana. Sur la demande du vice-roi, le P. Laynez adressa la parole aux troupes réunies. Il leur exposa les devoirs d'un bon soldat chrétien envers Dieu, envers soi-même, vis-à-vis de ses chefs et relativement au prochain. La flotte reprit ensuite sa marche et, après quatre jours de navigation, arriva en vue d'Africa.

Le 28 juin, dans la matinée, le débarquement s'opéra sans la moindre opposition de la part de l'ennemi. Après avoir dressé leur camp sur une éminence non loin de la ville, les troupes poussèrent avec activité les travaux du siège. Malheureusement, la maladie ne tarda pas à sévir dans leurs rangs et à faire un grand nombre de victimes. Les cha-

leurs étaient, en effet, accablantes, sans compter que les assiégeants étaient obligés de travailler revêtus de leur armure pour parer à toute surprise et repousser les attaques des ennemis. Le P. Laynez et son compagnon ne pouvaient suffire à la besogne auprès des malades, et on leur adjoignit comme aides quatre religieux capucins. Mais deux de ces derniers succombèrent bientôt de fatigue, et les deux autres, gravement atteints par les fièvres, durent être transportés ailleurs. A leur tour, chirurgiens, pharmaciens, barbiers, infirmiers, au nombre de plus de quarante, furent saisis par le fléau et plusieurs périrent. Par une disposition spéciale de la Providence, le P. Laynez et le frère Zormosa restèrent seuls valides à l'hôpital. Ils se multiplièrent auprès des malades, leur rendant les services les plus humbles. Grâce à leur zèle et à leur dévouement, la plupart des moribonds reçurent les consolations de la religion avec des sentiments touchants de repentir et de résignation à la volonté de Dieu.

Pendant que s'activaient les préparatifs du siège, Dragut, averti du danger que courait sa capitale, s'empressa d'accourir. Il débarqua pendant la nuit, près d'Africa, douze cents soldats turcs ou maures et deux mille arabes.

Le lendemain, Don Alphonse Pimentel vint faire du fourrage et du bois dans le voisinage avec un assez fort contingent de soldats. Pour parer à tout événement, Don Louis Perez de Vargas, gouverneur de la Goulette, reçut l'ordre de protéger les travailleurs à la tête d'un détachement de troupes. Ils furent soudain assaillis par Dragut et ses Turcs. Une mêlée effroyable s'ensuivit. Inférieurs en nombre, les Espagnols, malgré leur bravoure, ne tardèrent pas à être débordés. Ils auraient certainement essuyé une défaite, si Don Garcia de Tolède, averti à temps, n'était accouru à leur secours avec plusieurs compagnies. Dragut fit des efforts désespérés pour percer les lignes ennemies et opérer sa jonction avec les assiégés. Il se brisa contre la muraille de fer que lui opposèrent les chevaliers de Malte de langue française. D'autre part, l'artillerie tint en respect les renforts que les assiégés essayèrent d'envoyer au secours de Dragut. Après cinq heures d'un combat acharné, le chef corsaire lâcha pied et regagna en toute hâte ses galères. Il s'éloigna pour chercher de nouveaux renforts, mais ses démarches restèrent sans succès.

Commencés depuis deux mois, les travaux du siège touchaient à leur fin. Avant l'assaut

général, le P. Laynez voulut faire gagner aux troupes l'indulgence du Jubilé. L'annonce du grand pardon se fit au son des tambours et des trompettes. Dans un éloquent discours, le missionnaire exhorta les troupes à se préparer pour recevoir cette précieuse grâce et leur communiqua la lettre suivante d'Ignace de Loyola, annonçant la concession du Jubilé :

« Ignace de Loyola, général de la Compagnie de Jésus,

« Aux illustres Seigneurs, aux nobles et courageux généraux et soldats et à tous les chrétiens qui font la guerre en Afrique contre les Infidèles, la protection et le secours de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et en lui le salut éternel.

« Le très excellent Seigneur Jean de Vega, vice-roi de Sicile et chef suprême de cette sainte expédition, m'ayant demandé par lettre, en son nom, et au nom de toute l'armée, de supplier notre Très Saint-Père le Pape Jules III, d'ouvrir pour vous, qui êtes retenus dans les pays infidèles et combattez pour la gloire du Christ et l'exaltation de notre sainte Foi, le Jubilé qu'il a ouvert en faveur de ceux qui viennent à Rome et y visitent certaines églises, Sa Sainteté, en vertu de sa bénignité apostolique, vous a accordé avec joie à vous

tous cette grâce. Il faut donc que vous soyez contrits et que vous vous confessiez, afin que vous combattiez contre les ennemis de la sainte Croix avec d'autant plus d'ardeur, de courage et de force, que vous verrez plus grande la libéralité du Dieu très haut et de l'Église son épouse. Ainsi vous retirerez les plus heureux fruits de la guerre, soit la victoire dans le combat, soit la béatitude éternelle à celui qui mourra, après avoir obtenu le pardon de ses péchés. Afin donc de vous notifier l'impétration de cette grâce, il m'a semblé bon dans le Seigneur de vous écrire cette lettre et de la signer du sceau de notre Compagnie.

« Donné à Rome, le 7 des Ides de juillet 1550 [1]. »

Le vice-roi et les principaux chefs de l'expédition furent les premiers à donner l'exemple. Parmi eux on remarquait Don Alphonse de la Cueva, gouverneur de la Goulette; Don Ferdinand de Tolède, maître de camp de l'infanterie de Naples; Don Alvaro de Vega, maître de camp des troupes de Sicile; Don Ferdinand, neveu du vice-roi, de nombreux

1. Cartas de S. Ignacio, vol. II, p. 250.

capitaines et la plupart des chevaliers de Saint-Jean. L'élan était donné. Le P. Laynez dut passer les jours et quelquefois même les nuits à entendre les confessions des troupes, qui étaient en grande partie composées de soldats originaires de Sicile, de Naples, de Lombardie et du Piémont. Il fut profondément édifié de la piété et du sérieux qu'ils apportèrent dans l'accomplissement de ce grand acte de religion.

L'assaut général de la ville fut fixé au 10 septembre. Les assiégeants ayant appris, d'un transfuge, que des retranchements intérieurs avaient été construits derrière le front où devait s'ouvrir la brèche, le plan de combat fut aussitôt changé. Il fut décidé que l'attaque commencerait du côté de la mer. Les assiégés avaient négligé de le mettre en état de défense. A trois heures de l'après-midi, les galères, s'étant mises en position, donnèrent le premier signal par une décharge générale de l'artillerie. Soutenus par les feux de trois batteries, les Espagnols s'élancèrent avec impétuosité à l'assaut des tours et des remparts. Après plusieurs heures d'une lutte acharnée, la ville tomba en leurpossession. Douze cents Turcs périrent dans la mêlée et neuf mille habitants furent réduits en servitude. Les Espa-

gnols comptèrent cinq cents tués et près de mille blessés. Au nombre des morts se trouvaient Don Fernand de Tolède, colonel du régiment de Naples; Fernand Lobo, colonel du régiment de Lombardie; les capitaines More, Rueda et Sumarraga et les chevaliers de Malte Ulloa et Monroy.

Dans une lettre datée d'Africa, 14 septembre 1550, le P. Laynez s'empressa de faire part à saint Ignace de l'heureuse nouvelle de la victoire remportée par les Espagnols :

« Nous nous trouvons tous, grâce à Dieu, en bonne santé. La grande nouvelle que je dois apprendre à Votre Révérence est que Notre-Seigneur a daigné mercredi, 10 septembre, par un secours tout spécial de sa divine Majesté, nous accorder la prise de la ville d'Africa. Aujourd'hui, dimanche, a eu lieu la purification et la bénédiction de la grande mosquée, qui a été dédiée à saint Jean-Baptiste. Il y a eu messe solennelle et j'ai prêché pour rendre gloire à Dieu de l'insigne victoire qui venait d'être remportée et tracer aux capitaines et soldats destinés à tenir garnison dans cette ville, la ligne de conduite à suivre. Le baptême a été ensuite conféré à quatre enfants et à une personne d'âge mûr, blessée pendant l'assaut. Elle est morte le

jour même. On espère, avec l'aide de Notre-Seigneur, tirer grand profit de la victoire pour la sécurité de la Chrétienté, le maintien et l'extension de la foi dans ces contrées. Je ne vous donnerai pas d'autres nouvelles pour le moment.

« Je confie cette lettre au seigneur Jean Osorio, parent de la vice-reine de Sicile et capitaine de la garde de Son Excellence. Il est si dévoué et si affectionné à notre Compagnie que nous ne saurions lui témoigner trop de reconnaissance et d'attachement. Pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, donnez-lui des marques de la plus tendre charité. Que Notre-Seigneur la conserve et l'augmente dans nos cœurs pour sa gloire.

« De Votre Révérence l'indigne fils et serviteur en Jésus-Christ. Laynez [1]. »

Le P. Laynez s'occupa aussitôt du choix d'un prêtre zélé pour le soin spirituel de la garnison. Il jeta les yeux sur un religieux de l'Ordre de Saint-Jean et lui adjoignit cinq ou six auxiliaires pour l'aider dans l'exercice du saint ministère. Il lui procura en même temps les choses nécessaires à la célébration des mystères divins. D'accord avec le vice-

1. Cartas de S. Ignacio, t. II, appendice II, p. 20.

roi, il laissa à l'hôpital les ornements sacrés qu'il avait apportés et ceux que Don Fernand de Tolède lui avait légués à ses derniers moments. Grâce à plusieurs aumônes généreuses, il acheta deux ornements et envoya cent écus en Sicile pour se procurer différentes choses nécessaires au culte.

Le vice-roi nomma son fils Don Alvaro gouverneur d'Africa et y laissa une garnison de quinze cents hommes avec beaucoup d'artillerie et quantité de munitions. Le 25 septembre, la flotte se disposait à faire voile vers la Sicile, lorsqu'une horrible tempête la tint bloquée dans le port, pendant deux jours et trois nuits. La mer s'étant enfin calmée, elle gagna le large le 6 octobre et alla jeter l'ancre dans le port de Trapani. C'est dans cette ville que le P. Laynez prit congé des soldats au milieu de l'émotion générale. Tous voulurent lui baiser la main et recevoir sa bénédiction. Certains allèrent jusqu'à couper des morceaux de ses vêtements pour les conserver comme souvenir.

Dans une lettre adressée de Trepani, le 18 octobre 1550, au pape Jules III, Jean de Vega, vice-roi de Sicile, fait en ces termes l'éloge de la piété et du dévouement infatigable du P. Laynez :

« Très Saint-Père,

« Le Révérend maître Laynez, par ordre de son supérieur, s'est dépensé avec un zèle admirable dans l'exercice de toutes sortes d'œuvres de charité, pendant l'expédition d'Africa si heureusement terminée. Se rendant à Rome, où il est appelé par l'obéissance, je l'ai chargé d'aller, de ma part, baiser les pieds de Votre Sainteté et vous entretenir de certaines choses qui se rapportent au service de Dieu et au bien des garnisons de Berbérie. J'ai tout lieu d'espérer que Votre Sainteté fera bon accueil à ma demande, comme elle a daigné le faire, lorsqu'il s'est agi du saint jubilé qui a produit les plus grands fruits de piété et de sanctification.

« Que Dieu garde Votre Sainteté de longues années pour l'heureux gouvernement de l'Église universelle. »

A son arrivée dans la ville éternelle, le P. Laynez s'empressa d'accomplir sa mission. Il fut reçu avec des effusions de joie par le Souverain Pontife, qui se fit raconter dans le détail l'expédition d'Africa. Le zélé religieux fit ensuite part à Ignace de Loyola du désir, maintes fois exprimé par le gouverneur de la Goulette, d'avoir quelques Pères pour le soin

spirituel de la garnison. Le général de la Compagnie, n'ayant personne sous la main, se vit à son grand regret dans l'impossibilité de faire à cette demande un accueil favorable.

Le Concile de Trente ayant repris ses travaux, le 1er mai 1551, le P. Laynez fut appelé à occuper de nouveau le poste de théologien du Saint-Siège dans ces assises solennelles de la chrétienté. Il y fit non moins grande figure que dans les précédentes sessions, Aussi, lorsque Ignace de Loyola rendra sa noble et vaillante âme à Dieu, le 31 juillet 1556, le P. Laynez sera-t-il appelé à succéder au fondateur de la Compagnie de Jésus, dans la haute et importante charge de général.

CHAPITRE III

LES JÉSUITES PRENNENT PART A UNE NOUVELLE EXPÉDITION ENVOYÉE AU SECOURS D'AFRICA (1551). — PLAN D'IGNACE DE LOYOLA POUR DÉBARRASSER LA MÉDITERRANÉE DES CORSAIRES. — SON ARDENT DÉSIR D'ÉVANGÉLISER LA BARBARIE.

Soliman fut vivement affecté de la perte de la ville d'Africa. La prise de cette place forte par les Espagnols ne pouvait que faciliter leur domination sur tout le nord de l'Afrique. Aussi résolut-il de la reconquérir, coûte que coûte. Il confia, à cet effet, à Sinan-Pacha le commandement d'une flotte de cent douze galères et de trois galions. Dragut faisait partie de l'expédition. Les Turcs essayèrent, sur leur passage, de s'emparer de Malte; mais les chevaliers leur opposèrent une résistance héroïque et les forcèrent à s'éloigner. Ils furent plus heureux devant Gozo et Tripoli, qui tombèrent entre leurs mains.

Grand fut l'effroi dans toute la Sicile à la

nouvelle de l'approche de la flotte ottomane. Craignant pour la sûreté de la ville d'Africa, point de mire de l'expédition, le vice-roi de Sicile fit équiper à la hâte quinze galères pour lui envoyer des renforts. Il confia à Antoine Doria le commandement de la flottille. Jean de Vega demanda au recteur du collège des Jésuites de Messine un aumônier pour les troupes en partance. Le P. Nadal [1], un des sujets les plus éminents de la Compagnie naissante, reçut ordre de suivre l'expédition. On lui donna pour compagnon le frère Scolastique Isidore Bellino, régent de philosophie. Il n'était pas encore prêtre, il est vrai, mais il pourrait rendre de grands services dans le soin des malades et surtout pour l'évangélisation des soldats, étant doué d'un talent remarquable pour la parole.

La flottille quitta le port de Messine au com-

1. Né à Majorque, en 1507, d'une noble famille. Il fut condisciple des PP. Laynez et Salmeron à l'Université d'Alcala. De là, il se rendit à Paris pour y étudier la théologie. Intelligence vive, il avait tout ce qu'il fallait pour les grandes entreprises. Il était très versé dans les langues latine, grecque et hébraïque, et dans les mathématiques. A Paris, Ignace de Loyola se servit de Pierre Lefèvre et de Laynez pour le gagner à sa noble entreprise. Une lettre de François-Xavier finit par le décider à quitter le monde. Il se rendit à Rome, où il fit les Exercices spirituels, et entra dans la Compagnie en 1546.

mencement de juillet 1551. Le P. Nadal et son compagnon avaient pris place dans la galère du commandant Antoine Doria. La traversée s'annonçait sous les plus heureux auspices lorsque, le 4 juillet, une horrible tempête éclata soudain dans le voisinage de l'île Lampadosa. Des quinze galères, huit furent projetées contre les rochers par la violence des flots. Parmi ces dernières, se trouvait celle de Doria. La plus grande partie des soldats qui la montaient furent ensevelis dans l'abîme. Les quelques survivants essayèrent de grimper sur un rocher situé dans le voisinage pour échapper à la mort. De ce nombre étaient le P. Nadal et le P. Isidore Bellino. Mais la galère qu'ils venaient de quitter, ayant été projetée contre ce rocher par la fureur des flots, broya un bras au jeune régent. Balayé par les vagues, il tomba à la mer où il se débattit quelque temps, puis, à force de courage et d'énergie, avec le bras resté valide, réussit à se hisser dans une galère. Il tomba alors à genoux et se mit à prier avec ferveur ; mais quelques instants après le navire fut brisé contre les écueils et Isidore Bellino [1] disparut dans l'abîme.

1. De son vrai nom, Isidore Sbrand. C'était un jeune homme de grande valeur et de beaucoup de talent. Né à

La tempête s'étant enfin apaisée, les bâtiments en état de tenir la mer continuèrent leur marche vers Africa. Un des premiers soins du P. Nadal, à son arrivée, fut de mettre le vice-roi de Sicile au courant des tristes et lamentables événements dont nous venons de parler. « Fasse la divine Bonté, disait-il, en terminant, que ce naufrage ait procuré le salut éternel à ceux qui ont péri, car ils ont eu le temps de reconnaître leurs péchés et d'en demander pardon. Puisse-t-il imprimer à nous qui sommes saufs un grand sentiment de crainte, afin que nous n'offensions jamais Dieu. D'Africa, le 7 juillet 1551. »

Le P. Nadal écrivit par la même occasion au P. Vinck [1], recteur du collège de Messine, pour lui faire part de la triste fin de son jeune et infortuné compagnon. En attendant l'arrivée de la flotte turque, le Père se dépensa avec un zèle infatigable auprès des soldats et des malades de l'hôpital. Il donnait aussi des con-

Rome de parents allemands, il fut un des premiers qui entrèrent dans la Compagnie de Jésus après sa fondation. Il étudia les lettres et la philosophie à Paris et à Coïmbre, en Portugal. En 1548, Ignace de Loyola l'envoya en Sicile pour être un des fondateurs du collège de Messine.

1. Né à Butersein, en Brabant, il entra dans la Compagnie en 1545, à Louvain, fit profession le 29 juin 1556 et mourut à Bologne en 1576.

férences aux prêtres de la ville et fut assez heureux pour en ramener plusieurs à une vie plus régulière et plus sacerdotale.

Les succès remportés par la flotte turque avaient-ils exalté l'ambition de Soliman ? Le fait est que, changeant soudain de tactique, il abandonna l'expédition d'Africa pour continuer à étendre ses conquêtes en Europe. Les circonstances étaient d'ailleurs favorables. Le roi de France, François Ier, avait conclu avec lui un traité d'alliance, l'engageant à unir ses efforts aux siens contre l'empereur d'Allemagne, leur ennemi commun. Les Turcs, considérés jusqu'alors comme des barbares et les ennemis jurés du nom chrétien, entraient de la sorte dans le concert de la politique et, spectacle plus étrange encore, devenaient les alliés et les auxiliaires du roi très chrétien.

L'attaque d'Africa n'étant plus à redouter, le P. Nadal retourna à Messine, et y reprit ses travaux accoutumés. C'est là qu'il reçut, l'année suivante (6 août 1552), un mémoire important élaboré par Ignace de Loyola, dans lequel le valeureux capitaine traçait avec un art consommé tout un plan de campagne pour briser la puissance du Grand Turc, rendre la paix à la chrétienté, détruire le fléau de la piraterie et ouvrir enfin à l'Espagne une ère de

prospérité stable. Sachant le P. Nadal très en faveur auprès du vice-roi de Sicile, Ignace de Loyola le priait de se servir de la puissante entremise de ce dernier pour faire parvenir son mémoire à l'empereur Charles-Quint en personne.

Ignace énumère, tout d'abord, les raisons qui doivent déterminer l'Empereur à créer une puissante flotte contre les Turcs.

« 1° La gloire de Dieu et le salut des âmes l'exigent. Qui ne serait profondément attristé en voyant cette multitude de chrétiens de tout âge, traînés en captivité et reniant en grand nombre la foi au milieu des infidèles ?

« 2° Le compte que devront rendre un jour à Dieu les princes à qui incombe le devoir d'empêcher que tant d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ ne tombent entre les mains des infidèles pour y renier leur foi.

« 3° On tirerait ainsi d'un grand péril la chrétienté exposée aux courses incessantes des Turcs, qui commencent à être redoutables sur mer, sans compter qu'ils jettent le brandon de la discorde entre les princes chrétiens en prenant parti pour les uns contre les autres. Nous en avons eu un triste et lamentable exemple dans la dernière guerre (1551) déclarée à l'empereur (Charles-Quint) par le roi de

France (Henri II). C'est à l'instigation de ce dernier que la flotte turque s'est emparée de la ville et de la forteresse d'Augusta. De là elle se jeta sur Malte et sur les côtes d'Afrique, où elle se rendit maîtresse de Tripoli que lui livrèrent les chevaliers de Malte. Les plus coupables parmi ces derniers furent deux Français. La loyauté des Espagnols leur coûta cher, puisque quatre cents d'entre eux furent passés au fil de l'épée. On dit que les Turcs voulurent se venger de la prise d'Africa. Ce qui est sûr, c'est qu'ils entreprirent cette campagne sur l'instigation du roi de France dont les ambassadeurs se trouvaient sur la flotte ottomane.

« 4° Ainsi prendraient fin les émeutes et les révoltes sans cesse renaissantes dont le royaume de Naples est le théâtre. Ne pouvant plus compter sur le Grand Turc, les agitateurs et les révolutionnaires ne pourraient pas davantage espérer du secours par mer du côté de la France. Cette flotte maintiendrait la paix non seulement dans le royaume de Naples, mais encore en Italie, en Sicile [1] et dans les autres îles de la mer.

1. En 1552, Pierre de Tolède étant vice-roi de Naples, et Ferdinand de Sanseverino gouverneur de Palerme, ce dernier fit appel à la flotte turque, alors sous le commandement

« 5° Le roi de France, ne voyant plus la possibilité d'avoir l'appui de la flotte turque, serait aussi moins remuant, et se trouverait trop faible sur mer pour venir nous attaquer.

« 6° Ainsi prendraient fin les dévastations et les ravages exercés par les Turcs en Espagne et en Italie : la flotte ottomane n'oserait plus entrer dans nos ports. Pour connaître le nombre et la grandeur des maux que nous causent les corsaires, il suffit de se rappeler ce qui s'est passé, ces deux dernières années, en Sicile et dans le royaume de Naples.

« 7° Le trajet d'Espagne en Italie deviendrait sûr, pour le plus grand bien général de ces royaumes et l'avantage des particuliers qui ont beaucoup à souffrir de l'insécurité de la mer.

« 8° Avec une puissante flotte sillonnant la Méditerranée, on pourrait reconquérir les points perdus, s'emparer des principales villes des côtes d'Afrique et de Grèce, conquérir d'autres terres des infidèles et ouvrir un chemin à la pénétration de l'Evangile.

« 9° La création d'une pareille flotte contri-

de Rusten-Pacha, pour s'emparer de Naples. La trahison ayant été découverte, Sanseverino s'enfuit à Venise, et la flotte turque reprit le chemin de Constantinople. Près de l'île de Ponza, elle rencontra la flotte d'André Doria, l'attaqua et lui prit sept galères.

buerait grandement à l'honneur et à la gloire de Sa Majesté, parmi les fidèles comme parmi les infidèles. Elle lui permettrait de prendre l'offensive et d'attaquer ceux-ci chez eux, au lieu d'en être réduit à défendre son propre territoire. »

Dans la seconde partie de son mémoire, Ignace indique les sources où l'Empereur pourrait trouver les fonds nécessaires à la création de cette flotte :

« 1° Les revenus provenant des domaines de Sa Majesté pourraient y être consacrés. Il pourrait faire appel à la générosité des ordres religieux dont les revenus sont plus que suffisants pour l'entretien de leurs sujets, par exemple, l'Ordre de Saint-Jérôme, de Saint-Benoît et celui des Chartreux. Les revenus des abbayes de Sicile et du royaume de Naples ne possédant pas de religieux pourraient également être affectés à cette entreprise.

« 2° Les évêchés de ses États avec leurs chapitres pourront également contribuer à l'armement des galères, pour le plus grand bien de la chrétienté.

« 3° Les quatre grands Ordres militaires, conformément à leur institution, pourront coopérer à la formation de cette flotte en fournissant des hommes et de l'argent. Il suffirait

pour cela de demander au Pape l'autorisation de traiter avec les chefs d'Ordre.

« 4° Les grands d'Espagne et de ses États pourraient avantageusement y consacrer une partie de l'argent qu'ils dépensent en plaisirs, fêtes, amusements, luxe et commodités de toutes sortes, et ce ne serait que justice, s'ils ne veulent pas y contribuer de leur personne.

« 5° En s'entendant entre eux, les gros commerçants pourraient également équiper bon nombre de galères, qui serviraient à la fois pour leur commerce et le bien de la chrétienté.

« 6° Les villes de ses États et plus particulièrement les villes maritimes qui souffrent des incursions des Turcs, des Maures et des corsaires pourraient avantageusement consacrer à l'achat de galères une partie de leurs biens qui risquent d'être pillés, ou encore l'argent destiné à l'entretien des garnisons ; car, une fois que la flotte sillonnera la mer, elles n'auront plus besoin d'être gardées, mais pourront vaquer librement à leur commerce. Les royaumes de Naples et de Sicile seraient tenus d'y contribuer pour une plus large part.

« 7° Le roi de Portugal pourrait se procurer pour la même fin un certain nombre de galères.

« 8° Les seigneuries de Gênes, de Lucques et

de Sienne pourraient également y contribuer, vu que celle de Venise ne le peut.

« 9° Le duc de Florence, en prenant les mêmes moyens et en faisant appel tant aux séculiers qu'aux réguliers, pourrait, comme le roi de Portugal, faire quelque chose.

« 10° Enfin le Pape pourrait aussi lui venir en aide en agissant de la même façon dans ses États.

« Tous ces secours réunis seraient certainement suffisants pour mettre à la mer de deux à trois cents voiles destinées à la défense de la chrétienté. »

Rome, 6 août 1552.

On le voit, le plan proposé par saint Ignace, pour briser la puissance ottomane, diffère peu de celui qu'adopta, vingt ans plus tard, Juan d'Autriche, le glorieux vainqueur de Lépante (7 octobre 1571). Son mémoire parvint-il jusqu'à Charles-Quint ? Nous l'ignorons. S'il eût été mis à exécution du vivant du grand Empereur, la terreur des Turcs et le protecteur de la chrétienté, le triomphe de Lépante aurait été certainement moins coûteux, et les résultats en eussent été plus durables.

L'ambition d'Ignace en rêvant la création d'une grande *Armada* destinée à maîtriser

la puissance turque lui faisait entrevoir l'espoir d'une autre conquête infiniment plus glorieuse et plus chère à son cœur d'apôtre. Nous voulons parler de l'extension du règne de Jésus-Christ dans ces contrées, autrefois si chrétiennes et malheureusement courbées depuis des siècles sous la domination dégradante du Croissant. De là sa sollicitude pour promouvoir l'étude de la langue arabe dans le collège de Messine. Plusieurs scolastiques l'étudiaient avec ardeur sous la direction d'un noble sarrasin. Ce dernier avait accompagné en Sicile le roitelet de l'île de Gelves qui était venu solliciter l'appui et la protection de l'Espagne. Ce prince promettait de laisser pleine et entière liberté de prêcher l'Évangile et de construire des églises, à la condition que les Sarrasins ne seraient pas contraints d'embrasser le christianisme.

Vers le même temps, l'évêque de Malte sollicitait la création d'un collège de la Compagnie dans l'île. Saint Ignace en avisa le P. Jérôme Domenech et le pressa de réaliser au plus tôt cette fondation. Il lui enjoignait en même temps d'annexer à ce collège des cours d'arabe pour la formation de missionnaires destinés au pays de Barbarie. Le projet souffrait moins de difficulté que partout ailleurs, le dialecte

maltais ayant de grandes ressemblances avec l'arabe. Le P. Bobadilla et quelques autres Pères étaient déjà désignés pour entreprendre cette fondation lorsqu'un différend survenu entre l'évêque et les chevaliers de Saint-Jean vint faire échouer le projet. Plusieurs autres Pères, et parmi eux le P. Christophe de Mendoza, étaient également sur le point de s'embarquer pour la Goulette, où ils étaient impatiemment attendus par le gouverneur, Alphonse de Mendoza, mais des événements imprévus s'opposèrent à leur départ.

Ces divers contre-temps ne firent pas abandonner à saint Ignace le projet de la création d'un petit collège arabe. La fondation de Malte n'ayant pas abouti, il écrivit au P. Sanchius Occhioa, recteur de Palerme, pour le prier d'entreprendre cette œuvre, sur laquelle il comptait beaucoup pour la conversion des régions barbaresques. Le recteur s'empressa d'obtempérer à ces désirs. Les cours d'arabe s'ouvrirent dans le courant de l'année 1555 avec cinq étudiants. Trois étaient des enfants arabes faits captifs par le vice-roi et donnés au collège. Les deux autres étaient des scolastiques de la Compagnie. L'un, Gaspard Sanchez, était né à Tripoli, où il avait passé les sept premières années de son existence.

L'autre était de Malte dont le dialecte, comme nous l'avons déjà remarqué, se rapproche beaucoup de l'arabe. Ils avaient pour professeur un musulman fort versé dans cette langue. Sous sa direction, les deux jeunes jésuites firent des progrès assez rapides ; ils furent bientôt à même de parler convenablement l'arabe et même de prêcher en cette langue. Deux des enfants étant tombés malades quelque temps après, le minuscule collège arabe de Palerme disparut après une durée éphémère. Les grands projets de conquêtes évangéliques en Barbarie devaient s'évanouir à leur tour, par suite de l'abandon fait par l'Espagne de la plupart des places fortes qu'elle possédait sur les côtes barbaresques.

CHAPITRE IV

LES JÉSUITES PRENNENT PART A L'EXPÉDITION DE MOSTAGANEM ENTREPRISE PAR LE COMTE DE ALCANDETE, GOUVERNEUR D'ORAN, EN 1558.

Malgré quelques brillants faits d'armes, la puissance de l'Espagne sur les côtes de Barbarie allait tous les jours en déclinant. Des nombreuses places fortes possédées sur le littoral, il ne lui resta bientôt plus qu'Oran et Mers-el-Kébir, et encore étaient-elles sans cesse en butte aux attaques des Turcs et des Arabes. Aussi la préoccupation constante des gouverneurs de ces *presidios* était-elle de refouler le plus loin possible l'ennemi pour ne pas être tenus bloqués dans leur enceinte.

C'est ce qui détermina, en 1558, le gouverneur de la place d'Oran, Don Martin de Cordoba, comte de Alcandete, à entreprendre l'expédition de Mostaganem. Cette ville étant devenue un lieu de ravitaillement pour les

Turcs, il estimait qu'il fallait à tout prix s'en emparer pour se débarrasser de leur gênant voisinage. Il se rendit en Espagne pour exposer son plan à Philippe II. Le roi l'approuva et lui donna les six mille hommes qu'il demandait pour le réaliser.

Le gouverneur d'Oran sollicita en même temps du P. François de Borgia, commissaire de la Compagnie de Jésus, en Espagne, la faveur d'avoir quelques Pères comme aumôniers des troupes expéditionnaires. L'ancien duc de Gandie fit bon accueil à sa demande et désigna les PP. Pierre Domenech [1] et Pierre Martinez [2], avec le Frère coadjuteur

1. Le P. Pierre Domenech était né à Barbens, diocèse d'Urgel. Il exerça pendant six ans la profession de notaire à Barcelone et entra dans la Compagnie en 1551. C'était un religieux d'un grand zèle et d'un dévouement à toute épreuve. Il avait érigé la Congrégation du Nom de Jésus, dont le but principal était la suppression des jurements et des blasphèmes. Il fonda aussi, en Portugal, des orphelinats de garçons, d'où sortait une élite de jeunes gens qu'on envoyait au Congo, aux Indes et au Brésil pour aider les missionnaires dans l'évangélisation des infidèles. (Cf. *Monumenta S. F. Borgia*, t. III, p. 285.)

2. Le P. Pierre Martinez était originaire de Celdac, province de Teruel. Il suivait la carrière militaire, lorsqu'il fut appelé à la Compagnie par une grâce toute céleste. C'était un religieux austère, mortifié, éloquent, doué d'un talent remarquable pour disposer les malades à bien mourir. Il enseignait au collège de Gandie lorsque lui vint l'ordre de partir pour Oran.

Jean Gutierrez, pour cette destination. Les trois jésuites se rendirent aussitôt à Carthagène où devait se faire l'embarquement.

Les préparatifs de l'expédition n'étant pas terminés, ils s'arrêtèrent quelque temps à Murcie alors ravagée par la peste, et y luttèrent de zèle et de dévouement avec les jésuites du collège de cette ville. Héroïque fut la charité des fils d'Ignace de Loyola. Tous restèrent fidèles au poste, alors que l'évêque et la plupart des prêtres désertèrent la cité pour échapper au fléau. Le P. de Cabrera, ministre du collège, et le P. Marcel de Salazar, zélé missionnaire, furent frappés à mort sur ce champ de bataille du dévouement et de la charité. Le P. Marc Fontova, recteur du collège, martyr lui aussi du devoir, les suivit de près dans la tombe.

Le jour du départ pour Oran étant arrivé, les deux Pères et le Frère coadjuteur, leur compagnon, prirent place dans un navire où l'on avait entassé huit cents soldats. Il serait difficile de dire tout ce qu'ils eurent à souffrir pendant la traversée. Ils n'eurent pour toute nourriture que du biscuit moisi et pour boisson que de l'eau corrompue.

Le 26 août 1558, le comte de Alcandete sortit de la place d'Oran à la tête de six mille

cinq cents fantassins et deux cents cavaliers. Il laissa le gouvernement de la ville à son fils aîné, Don Alphonse, et prit sous ses ordres, comme second, son autre fils Don Martin, jeune homme de grandes espérances.

En même temps sortaient du port d'Oran quatre brigantins chargés de vivres et de munitions pour ravitailler les troupes de terre et attaquer la ville de Mostaganem par mer. Ils furent malheureusement surpris par une escadre turque et après une courte résistance ils durent se rendre à merci.

Cette capture eut sa triste répercussion dans l'armée de terre. Le manque de vivres, en effet, se fit bientôt sentir. De là les murmures et le mécontentement des soldats. Le comte de Alcandete n'en continua pas moins sa marche en avant. Après avoir traversé la Sebka ou lac salé d'Arzew, il s'empara sans coup férir de Mazagran, ville de quelque importance à cette époque, y laissa une petite garnison et marcha sur Mostaganem. L'avant-garde ne tarda pas à être en contact avec les ennemis sortis de la ville pour essayer de barrer la route. Les Espagnols les repoussèrent victorieusement. Plusieurs même avaient déjà escaladé les remparts, lorsque le comte donna l'ordre de cesser le feu. Il fit dresser

son camp près de la ville pour y attendre d'Oran des vivres et des munitions. C'est ce qui le perdit.

Averti du danger que courait Mostaganem, Hassan, dey d'Alger, vint la secourir, à la tête de huit mille fantassins et de dix mille cavaliers. Don Martin de Alcandete essaya en vain d'arrêter sa marche à la tête de quatre mille hommes. L'artillerie du pacha jeta le désarroi et l'épouvante parmi les troupes espagnoles. Alors commença la plus triste des déroutes du côté des soldats chrétiens. Le comte s'efforça d'arrêter les fuyards, mais sa voix ne fut pas écoutée. Pour comble de malheur, le feu, ayant pris à des caissons de poudre, occasionna la mort de plus de cinq cents hommes. Pour échapper aux ennemis, les survivants allèrent s'enfermer dans Mazagran. Alcandete les y suivit, et quoique grièvement blessé, fit tout pour ranimer leur courage et les ramener au combat. Ce fut peine perdue : personne ne bougea. Indigné d'une pareille lâcheté, le comte éperonna son cheval et, suivi d'une poignée de vétérans, s'élança contre les ennemis en s'écriant : *Salgamos à morir y no pierda su honra la casa de Montemayor !* « Allons à la mort et que la maison de Montemayor ne perde pas son antique

renom de bravoure ». Dans l'ardeur du combat, son cheval s'étant cabré, le comte fut renversé à terre et foulé aux pieds par le reste des fuyards. Son corps fut retrouvé parmi un monceau de cadavres. Hassan le rendit à Don Martin, son fils, contre la somme de deux mille ducats et promit de le faire transporter à Oran avec tous les honneurs dus à son rang.

Ayant eu connaissance de la mort du gouverneur, les mutins renfermés dans Mazagran s'empressèrent d'expédier des parlementaires pour traiter de leur reddition. Hassan envoya aussitôt des troupes pour garder les portes de la ville; mais les Turcs et les Arabes l'avaient déjà envahie, faisant un horrible carnage de tous les Espagnols qu'ils rencontraient. Plus de huit cents d'entre eux furent passés au fil de l'épée. Les survivants, au nombre desquels se trouvait le fils du comte, furent chargés de chaînes et dirigés sur Alger.

Qu'étaient devenus les trois Jésuites pendant cette lamentable expédition ? En Espagne, on était tellement persuadé qu'ils avaient péri dans la mêlée que sur l'ordre du Provincial, tous les Pères et Frères de la province de Tolède, à laquelle ils appartenaient, firent les suffrages accoutumés pour le repos de leurs

âmes. Mais une lettre d'Oran vint bientôt faire succéder la joie à la tristesse. Les trois religieux avaient échappé à la mort d'une façon providentielle. A leur arrivée à Oran, le nombre des malades de l'hôpital militaire était si considérable — il dépassait le chiffre de 500 — que le comte de Alcandete jugea leur présence auprès des infirmes plus nécessaire qu'à la suite des troupes. Ils se soumirent sans récriminer et se dépensèrent sans compter dans l'exercice de la charité, se faisant tout à tous et ne craignant pas de rendre aux infortunés les services les plus humbles et les plus abjects. S'ils ne versèrent pas leur sang sur le champ de bataille, l'un d'eux, du moins, le P. Martinez, aura l'honneur et la gloire de le répandre quelques années après pour la foi, dans les sauvages régions de la Floride [1].

1. Cf. Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, t. II, p. 120. Cf. aussi la *Historia de la Compañia de Jesus en la provincia de Toledo*, por el P. Bartholome Alcazar de la misma Compañia, tomo I, p. 349.

CHAPITRE V

LES JÉSUITES A ORAN PENDANT LE GOUVERNEMENT DE CETTE VILLE PAR LES BORGIA (1566-1571).

Dix ans plus tard (1567), les Jésuites devaient revenir à Oran pour s'y livrer d'une façon plus stable aux œuvres de zèle et de charité. Leur retour coïncida avec la nomination de Don Pierre-Louis Galceran de Borgia à la charge de gouverneur de cette ville. Il appartenait à l'illustre famille des Borgia, dont les vertus et l'honneur chevaleresque brillèrent pendant plusieurs siècles du plus vif éclat, malgré la triste réputation de plusieurs de ses membres.

Son père, Don Jean de Borgia, troisième duc de Gandie, était un homme de grande vertu.

Sa charité et sa générosité étaient proverbiales. Son majordome se plaignait souvent de ses prodigalités en faveur des pauvres. « Lorsque je dépensais des sommes folles en

plaisirs et en divertissements, lui répondait le duc, vous n'y trouviez pas à redire, et maintenant vous voudriez limiter mes aumônes!... Eh bien, vous saurez que ma maison sera plutôt dans le besoin que les pauvres de Jésus-Christ. » Extraordinaire aussi était sa dévotion pour le saint Sacrement. Toutes les fois qu'il entendait la cloche d'une église sonner le port du saint viatique à un malade, le duc Jean quittait tout pour l'accompagner. Il se mettait d'ordinaire au chevet du malade, lui adressait quelques paroles d'encouragement et d'édification, et, s'il était pauvre, lui laissait une généreuse aumône avant de se retirer.

Il avait épousé Jeanne d'Aragon, sœur de Ferdinand d'Aragon, archevêque de Saragosse, et en eut six enfants. L'aîné fut François de Borgia, créé dans la suite premier marquis de Lombay, vice-roi et capitan général de Catalogne. A la mort de son père, il hérita du duché de Gandie, titre qu'il abdiqua, à la mort de son épouse, pour entrer dans la Compagnie de Jésus, dont il devint le quatrième général.

Jeanne d'Aragon étant morte en 1520, le duc Jean se maria, en secondes noces, avec l'excellentissime dame Françoise de Castro y

de Pinos, de la noble maison des vicomtes de Evol, et en eut plus de vingt enfants. C'est de ce second mariage que naquirent Pierre-Louis de Borgia et Philippe de Borgia, tour à tour gouverneurs d'Oran.

Pierre-Louis de Borgia, marquis de Navarrens et grand maître de l'ordre militaire de Montesa, était attaché à la cour du roi Philippe II. Le décret de sa nomination porte la date du 26 décembre 1566 et lui fut expédié de l'Escurial. Le roi l'avait en haute estime. Pierre-Louis de Borgia marchait, en effet, sur les traces du pieux duc Jean, son père.

Nul ne s'étonna de la démarche faite par lui auprès du P. François de Borgia, son frère, tout récemment élevé à la charge de général de la Compagnie de Jésus, pour en obtenir quelques Pères qui l'accompagneraient à Oran, et s'y dévoueraient au bien spirituel de la population et plus particulièrement des troupes de la garnison. Le nouveau gouverneur en reçut la réponse suivante :

« Maître de Montesa,

« Je me réjouis grandement de ce que Votre Seigneurie et ma Señora en Jésus-Christ la marquise veuillent bien se servir de ceux de notre Compagnie dans ce voyage d'Oran.

J'espère que Dieu leur donnera de travailler avec fruit à son divin service et à celui de Votre Seigneurie pour sa plus grande consolation.

« Je voudrais bien vous donner le P. Portillo [1], mais il est promis depuis longtemps pour les missions des Indes, et Sa Majesté a déjà été avisée de ce choix. J'enverrai à sa place le P. Domenech, de la province d'Aragon, que Votre Seigneurie a connu à Simancas. Il est déjà allé à Oran et a l'avantage de connaître le pays. C'est un bon religieux ; je l'ai connu à Oñate. Il emmènera avec lui plusieurs autres Pères, également recommandables. Ce que je demande en grâce à Votre Seigneurie, c'est de les exercer dans la pratique des œuvres de charité, à l'hôpital, où ils auront leur logement; car un décret de nos Constitutions porte que les religieux de la Compagnie ne peuvent pas résider dans les maisons des princes au delà de deux mois. Enfin, je ferai observer à Votre Seigneurie que l'envoi des Pères à Oran n'est que pour un temps, sous forme de mission, qnoique la durée de leur séjour ne soit pas déterminée.

1. Il était, à cette époque, recteur de la maison de probation, à Simancas.

« Nous prions et ferons beaucoup prier pour Votre Seigneurie et nous lui serons très obligé de nous envoyer souvent de ses nouvelles, ce que les Pères ne manqueront pas non plus de faire.

« Que Dieu garde Votre Seigneurie Illustrissime, comme je le désire. Amen.

« De Rome, le 5 juillet 1566 [1]. »

Quelques jours après (14 juillet), le général écrivit au P. Roman, provincial d'Aragon, pour lui faire part du désir du gouverneur d'Oran. Il le priait d'aviser le P. Domenech, recteur du collège de Saragosse, de sa nouvelle destination et lui laissait le soin de choisir un autre Père et un Frère coadjuteur pour la mission d'Oran. Le provincial d'Aragon jeta les yeux sur le P. Jérôme Mur, qui connaissait l'arabe pour l'avoir étudié plusieurs années à Grenade. Le Frère coadjuteur Gines leur fut adjoint.

Pierre-Louis de Borgia alla occuper son poste le 9 juillet 1567. Les Jésuites ne partirent qu'au printemps de l'année suivante. Ils reçurent du gouverneur l'accueil le plus cordial, et, conformément aux instructions du

1. Cf. *Monumenta S. F. Borja*, t. IV.

P. François de Borgia, prirent logement à l'hôpital. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre, et si heureux et si consolants étaient les fruits de leur apostolat, que le gouverneur ne put s'empêcher d'en faire part à son frère, dans une lettre datée d'octobre 1568. Il le suppliait, en même temps, de ne pas priver Oran de pareils ouvriers évangéliques.

Le 24 décembre 1568, le général lui répondit une longue lettre où il disait entre autres choses : « Pour ce qui touche au séjour du P. Domenech et de ses compagnons à Oran, vu les instances de Votre Seigneurie pour les conserver, je consens très volontiers à ce qu'ils prolongent leur séjour à Oran pour sa consolation et le bien des âmes. Mais que Votre Seigneurie sache bien que c'est une réelle faveur que nous lui faisons, en un temps où nous manquons d'ouvriers pour réaliser les grandes entreprises offertes à la Compagnie dans les Indes. Sa Majesté Catholique vient de me demander, par lettre, vingt sujets, Pères ou Frères. Ils sont sur le point de s'embarquer avec le vice-roi Don François de Tolède, pour se rendre au Pérou, où à peu près autant des nôtres sont déjà arrivés avec le P. Portillo. Ils doivent également évangéliser la Floride. D'autres demandes ne tarde-

ront pas à nous être faites pour ces mêmes missions et nous ne devons rien négliger pour répondre aux désirs de Sa Majesté qui est si bien disposée pour notre Compagnie. Ceci ne nous empêchera pas d'être agréable à Votre Seigneurie, et, si jamais on était obligé de rappeler le P. Domenech, un autre Père irait prendre sa place. »

Dans cette même lettre, le P. François de Borgia félicite le gouverneur d'Oran de l'heureux succès d'une expédition qu'il avait faite dans le courant du mois de septembre. Il en avait eu connaissance par une lettre de Don François de Sandoval y Rojas, comte de Lermes, adressée de Madrid, le 1er octobre 1568. On nous saura sans doute gré de la reproduire ici.

« La victoire remportée par le grand maître a été obtenue de la façon suivante : Certains cheiks, de ceux qui ne veulent ni paix ni amitié avec l'Espagne, étaient venus faire paître leurs troupeaux dans la région appartenant aux Meliona, comprise dans la zone de protection espagnole. Ils s'y croyaient en sûreté, séparés qu'ils étaient d'Oran par une longue lagune [1]. Ils comptaient aussi sur

1. La Sebka.

leur nombre, pouvant s'élever à 350 hommes, non compris les femmes et les enfants.

« Le maître fit une sortie dans le plus grand secret, franchit les sept lieues qui le séparaient des Arabes, traversa la lagune et fondit à l'improviste sur les ennemis. Les Espagnols en tuèrent près de la moitié et firent les autres prisonniers. Le bétail et les troupeaux tombèrent également entre leurs mains. »

Cette razzia inspira une crainte salutaire aux Arabes, qui s'empressèrent de demander la paix. Ce fait d'armes est le seul qui mérite d'être signalé pendant le gouvernement de Pierre-Louis de Borgia, à Oran. Nommé, le 3 novembre 1571, à la haute dignité de capitan général et de vice-roi de Catalogne, il eut pour successeur son frère Philippe. Cette même année, le P. Domenech reçut l'ordre de revenir en Espagne, où il fut, dans la suite, recteur des collèges de Ocaña et de Murcie. Le P. Mur et le P. Gines restèrent encore deux années à Oran, tant que dura le gouvernement de Philippe de Borgia. Celui-ci laissa le commandement de la place à Don Hugues Fernandez de Cordova, troisième marquis de Comares, et se rendit à Messine pour y remplir les fonctions de Estra-

ticon [1], et y donna de grandes preuves de fidélité et de dévouement à son roi.

Si le ministère des Jésuites, à Oran, n'eut rien d'éclatant aux yeux des hommes, il n'en fut pas moins fécond en fruits de sanctification et de salut. Les lettres du gouverneur au P. François de Borgia en font foi. Prêtés pour quelques mois seulement, ils y restèrent cinq ans. Ce fait est d'autant plus à leur louange qu'outre un nombreux clergé, Oran possédait encore trois couvents [2], comptant chacun une dizaine de Pères ou de Frères. D'autre part, si l'on réfléchit que la population de la ville, dans ses plus beaux temps de prospérité, ne dépassa jamais huit ou neuf mille âmes, y compris les troupes de la garnison et les déportés (presidiarios), on conviendra facilement qu'il n'y avait pas lieu pour la Compagnie de Jésus de s'y établir d'une façon permanente.

1. Le mot *Estraticon*, du grec στρατηγος, signifie chef de milice. Cette haute charge équivalait à celle de gouverneur général de province ; c'est une de ces dénominations conservées par les Espagnols, dans les pays antérieurement soumis à la domination grecque. Ils firent de même en Espagne pour certaines charges ou dignités dont l'appellation venait des Arabes (Cf. *Vida de la V. Duquesa Doña Luisa de Borja y Aragon*, por el P. Tomas Muniessa, p. 12).

2. Le couvent des Franciscains, des Dominicains et des Pères de la Merci.

CHAPITRE VI

LES JÉSUITES A CEUTA ET DANS LES BAGNES DE TETOUAN (1548-1554)

Aux fameuses conférences de Tordesillas, tenues en 1494, par les rois d'Espagne et de Portugal, il fut statué que les Portugais garderaient le droit de conquérir le royaume de Fez et les Espagnols celui de Tlemcen. On convint, en outre, que le Peñon de Velez resterait à l'Espagne et marquerait la limite de ses conquêtes au sud de l'Afrique.

A partir de ce moment, aucune difficulté ne s'éleva plus entre les deux couronnes. Elles poursuivaient, d'ailleurs, un but commun : le triomphe de la Croix et la défaite de l'Islam. Affranchi du joug des Maures plusieurs siècles avant l'Espagne, le Portugal se vit poussé dans la voie des conquêtes et des découvertes par sa propre activité et son besoin d'expansion, à cause de l'étroitesse

de son territoire. Il jeta, tout d'abord, les yeux sur les côtes d'Afrique et songea à faire du Maroc comme un prolongement de la mère-patrie.

Le roi Jean Ier s'empara de Ceuta en 1415. Le roi Alphonse V fit successivement la conquête de Ksar-es-Seghir (1458), d'Anfa [1] (1468), d'Arzila (1471), de Safi (1507) et d'Azemmour (1513), et mérita le surnom d'Africain. Les Portugais créèrent encore ou relevèrent plusieurs villes, telles que Mazagan, Santa-Cruz, pour ne citer que les plus importantes. Leur domination sur les côtes de l'Océan Atlantique avait pris un développement si considérable que tout le littoral, depuis Casablanca jusqu'à Aglou, reconnaissait l'autorité du roi de Portugal. Les Maures ne possédaient plus, sur la côte, que Fedala, Salé, Rabat et Larache. La cour de Lisbonne retirait, annuellement, des revenus considérables de ses possessions marocaines et des pays tributaires. Tout faisait présager que le Maroc entier deviendrait, avant peu, le feudataire de la couronne de Portugal. Ces belles espérances ne devaient pas se réaliser. La domination portugaise en Mauritanie allait

1. Aujourd'hui Casablanca.

être aussi éphémère que celle de l'Espagne sur les côtes de la Méditerranée.

Absorbé par l'organisation de ses vastes possessions des Indes et du Brésil, le roi Jean III, successeur d'Emmanuel le Fortuné (1521), négligea les places et les comptoirs de la côte du Maroc et les laissa dans un état de souffrance lamentable. Les garnisons étaient insuffisantes et les gouverneurs de ces places, s'y considérant comme exilés, se souciaient peu de maintenir et encore moins d'étendre l'influence de la mère-patrie. A cette première cause de décadence, nous devons en ajouter une seconde non moins efficace, qui devait précipiter la chute de la domination portugaise en Mauritanie. Nous voulons parler de l'apparition des chérifs sur la scène politique du Maroc. Après avoir, à force de génie, de bravoure et de courage, réussi à reconstituer l'empire, ils entreprirent une guerre sans merci contre les garnisons portugaises.

Trouvant trop onéreux pour la couronne l'entretien et la défense des places du littoral, Jean III donna l'ordre d'évacuer Safi, Azemmour et Arzila, après en avoir fait raser les murailles et détruire les maisons. Il ne conserva que Ceuta et Mazagan dont les habitants étaient tenus en état de siège à peu

près continuel par les Maures, sans compter que dans leurs sorties pour refouler les ennemis, les garnisons de ces places avaient souvent à déplorer des pertes et parfois même de véritables défaites. Habitants et soldats étaient non moins à plaindre sous le rapport spirituel. Leur vie ressemblait beaucoup plus à celle des Maures qu'à celle des chrétiens.

Aussi, le roi Jean III demanda-t-il quelques religieux de la Compagnie de Jésus pour les évangéliser. Les PP. Jean Nuñez Barreto et Louis Gonzalez da Camara et le Frère coadjuteur Vogado reçurent l'ordre de se rendre à Ceuta, dans le courant de l'année 1548. Après avoir gagné Gibraltar, ils s'embarquèrent sur une des galères de Bernardin de Mendoza en partance pour cette destination. Ils arrivèrent le jour suivant, après une heureuse traversée. Le gouverneur de la place, Alphonse de Norohna, et les habitants leur firent l'accueil le plus chaleureux. Le premier soin des missionnaires fut de se rendre à l'église principale, placée sous le vocable de Notre-Dame d'Afrique, pour y rendre grâces à Dieu de leur heureux voyage.

Ce devoir accompli, ils se mirent, sans tarder, à parcourir la ville dans tous les sens et à évangéliser les chrétiens. Située

dans une presqu'île de forme demi-circulaire et longue d'une demi-lieue, Ceuta est bâtie sur le penchant d'une colline et dominée par la montagne des Singes. C'était une place forte de premier ordre. L'architecture portugaise offrait un bizarre contraste avec les constructions mauresques. D'ailleurs, rien de plus pittoresque que l'aspect général de la cité, avec ses maisons blanches, ses palmiers ondoyants et ses cactus gigantesques. La population était composée d'éléments divers. Les Maures, les Espagnols, les Portugais s'adonnaient au commerce ou à la pêche ; les juifs s'occupaient de banque et de petit commerce ; les nègres, très nombreux, étaient employés aux gros travaux. Ceuta servait, en même temps, de *presidio* à de nombreux exilés et condamnés politiques du royaume [1].

Les missionnaires se dépensèrent sans compter, prêchant tous les jours et employant le reste du temps à la visite de l'hôpital et de la prison. Grâce à leur zèle et à leur dévouement, une transformation étonnante ne tarda pas à s'opérer dans la ville, à ce point qu'un mois après leur arrivée, le gouverneur, Al-

1. Cf. *Les Portugais au Maroc*, par H. Castonnet des Fosses. Paris, Challamel aîné, 1886.

phonse de Norohna, pouvait écrire au P. Simon Rodriguez, provincial de Portugal : « La ville n'est plus reconnaissable. La population dont la vie était, en général, semblable à celle des Maures, sinon pire, est maintenant redevenue chrétienne et donne de beaux exemples de vertus. »

Ceuta ne devait être, pour les missionnaires jésuites, qu'une étape. Le gouverneur les avait, en effet, demandés au roi pour les envoyer à Tétouan prendre soin de plus de 600 esclaves chrétiens qui gémissaient dans les fers. Ils venaient de perdre, cette même année 1548, leur consolateur et leur père dans la personne de Fernand Contreras, prêtre d'un zèle et d'un dévouement admirables. Après de longues années passées dans ces horribles bagnes, on lui avait offert l'évêché de Guadix et une riche abbaye rapportant 4,000 ducats de revenus, pour le récompenser de ses services. L'humble prêtre refusa, ne sollicitant qu'une faveur, celle de terminer sa vie au milieu de ses chers esclaves.

Le gouverneur de Ceuta avait préalablement sollicité du pacha de Tétouan l'autorisation, pour les Pères, d'exercer leur ministère auprès des esclaves. Il fit d'abord des dif-

ficultés, puis finit par y consentir, sous la réserve expresse que les missionnaires s'occuperaient exclusivement des chrétiens et s'abstiendraient d'attaquer Mahomet et la religion musulmane. Pour donner à leur mission un caractère officiel, le roi de Portugal leur conféra le titre de rédempteurs, avec une somme d'argent considérable pour le rachat d'un certain nombre d'esclaves. Le départ des missionnaires causa les plus vifs regrets à Ceuta. Ils s'éloignèrent, accompagnés des vœux de toute la population, et franchirent, sans encombre, les cinq à six lieues qui les séparaient de Tétouan [1]. Cette ville, la Tagath des Romains, est construite au pied du Djebel-el-Darsa, et ne se trouve distante de la mer que de quelques kilomètres. L'expulsion des Maures d'Espagne, après la conquête de Grenade par Ferdinand le Catholique, contribua beaucoup à son développement et à sa prospérité. Le sultan de Fez accorda une généreuse hospitalité à ses coreligionnaires et leur céda du terrain pour s'établir près de la ville alors existante. Les Maures de Grenade se mirent aussitôt à l'œuvre et construisirent

1. Cf. *Descripcion Historica de Marruecos,* por el R. P. Castellanos, M. O., p. 41.

en peu de temps une ville nouvelle. Le sultan leur donna comme gouverneur le fameux capitaine Sidi-el-Mandri, qui avait suivi, à Fez, Abu-Abd-Allah (Boabdil), le dernier roi de Grenade. Avec ses 400 guerriers grenadins, Sidi-el-Mandri fit une guerre acharnée aux Portugais établis à Tanger, Ceuta et Arzila et parvint à capturer jusqu'à 3,000 chrétiens. Il les employa à la construction des édifices, des murailles et des forts de la ville. C'est à partir de cette époque surtout que les bagnes de Tétouan devinrent tristement célèbres.

L'arrivée des missionnaires jésuites fut saluée par des cris de joie et d'espérance dans les six affreux cachots où étaient répartis et ensevelis les 5 à 600 esclaves chrétiens. Il serait difficile d'énumérer les avanies et les mauvais traitements qu'ils eurent à subir pendant les premiers mois de leur séjour, malgré le sauf-conduit dont ils étaient munis. Ils ne pouvaient sortir et parcourir les rues étroites, obscures et tortueuses de la ville, sans être insultés, bafoués et parfois battus et assaillis de coups de pierre. Les enfants, surtout, se faisaient un jeu de les faire souffrir et d'exercer leur patience. Mais leur bonté et leur dévouement eurent vite raison du

mauvais vouloir des sectateurs de Mahomet. Ils surent même se gagner le respect et la vénération des plus fanatiques, par leurs paroles et leurs bons procédés, au point que ces derniers se disaient les uns aux autres : « S'il peut y avoir parmi les chrétiens des hommes aimés de Dieu, ce sont assurément ceux-là. »

A leur arrivée, les missionnaires avaient été hébergés par de riches marchands portugais. Mais touchés de compassion à la vue des maux effroyables que souffraient les pauvres esclaves dans leurs antres souterrains, ils résolurent de prendre logement près d'eux, pour être mieux à portée de les secourir et de les consoler dans leurs maladies. Rien ne saurait donner une idée de ces bagnes humides et obscurs, où les captifs étaient littéralement entassés les uns sur les autres, sans pouvoir étendre ni les bras ni les jambes et respiraient un air empesté. La première fois que le P. Jean Nuñez y descendit, il ne trouva pas de termes plus appropriés pour les décrire que les paroles suivantes du psalmiste : *Posuerunt me in lacu inferiori, in tenebris et in umbra mortis* [1]. Ils m'ont placé dans une fosse souterraine, au

1. *Ps.* LXXXVII, v. 7.

milieu des ténèbres et des ombres de la mort.

La présence des missionnaires, leur zèle, leur charité et leur dévouement firent briller un rayon de bonheur et d'espérance au milieu de tant de souffrances. Les Pères se faisaient tour à tour prédicateurs, catéchistes, médecins, infirmiers et même cuisiniers, pour venir en aide à ces malheureux, dont beaucoup étaient couverts de plaies et réduits à l'état de squelette.

Quelque temps après leur arrivée, ils eurent la consolation d'assister à ses derniers moments un prêtre français, esclave d'un cordonnier de Tétouan. Le P. Louis Gonzalez, qui connaissait le français, entendit sa confession. Le moribond ne savait comment remercier le ciel de lui avoir ménagé les secours de la religion avant de rendre le dernier soupir. Tel était l'ascendant exercé par les missionnaires sur les musulmans que le P. Jean Nuñez eut la pieuse hardiesse de lui porter ostensiblement et solennellement le saint viatique. Il convoqua, à cet effet, les commerçants et les autres chrétiens de la ville. Il serait difficile de dépeindre l'étonnement et la stupeur des mahométans en voyant se dérouler, à travers les rues de Tétouan, une

procession catholique. Ils continrent. toutefois, leur mauvaise humeur et leur rage, tandis que les chrétiens pleuraient de joie et rendaient grâces au ciel, à la vue d'un spectacle si nouveau et si attendrissant. Le prêtre étant mort quelques jours après, il fut convenu qu'on donnerait toute la solennité possible à ses funérailles. Les personnes les plus honorables de la colonie portugaise sollicitèrent la faveur de porter sa dépouille mortelle sur leurs épaules. Le cortège funèbre se déroula à travers les rues et les places de la ville au chant du *Miserere*, pendant qu'une grosse clochette, agitée sur le parcours, sonnait le glas. Les musulmans, accourus en foule, regardaient, ahuris, un spectacle si nouveau. Ils s'abstinrent de toute manifestation hostile, tellement ils étaient pénétrés de vénération pour les missionnaires.

Au milieu de tant de travaux et de privations, la santé du P. Louis Gonzalez ne tarda pas à être sérieusement ébranlée. Il tomba dans un tel état de faiblesse et d'épuisement que son retour en Portugal fut jugé nécessaire. Il s'était acquis une si grande réputation de vertu dans l'exercice de la charité auprès des pauvres captifs de Tétouan que le

roi Jean III le choisit pour son confesseur et voulut l'avoir auprès de lui à la cour.

Restés seuls, le P. Nuñez et le Frère Vogado se multiplièrent pour suffire à la tâche. Ayant découvert un médecin parmi les captifs, ils se mirent à étudier la médecine sous sa direction pour se rendre plus utiles aux malades. Dans l'ardeur de sa charité, le P. Nuñez réussit même à créer deux hôpitaux pour les esclaves malades. Outre le Frère Vogado, deux autres personnes de confiance étaient attachées à ces hospices. Le nombre des malades y était, en tout temps, assez considérable ; aussi, de lourdes charges pesaient-elles sur les épaules du zélé missionnaire pour l'entretien de ces deux asiles. Pour y faire face, il ne se contentait pas de tendre la main aux commerçants portugais de Tétouan, il excitait encore la charité et la générosité de ses compatriotes de la mère-patrie par des lettres admirables d'esprit évangélique et toutes brûlantes du zèle du salut des âmes.

« Quelles excuses, dit-il dans l'une d'elles, quelles excuses les grands et les riches produiront-ils, au jour redoutable du jugement, lorsque le Christ apparaîtra avec ses plaies ouvertes, demandant compte à chacun des

biens qu'il lui a donnés et de l'usage qu'il en a fait ? Et dire que les grands et les riches dépensent leurs rentes et leur fortune en constructions somptueuses, en plaisirs et en fêtes, alors que les âmes, rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, se perdent ici et apostasient leur religion, faute d'argent pour les délivrer des horreurs de la captivité. »

Les supplications du zélé missionnaire trouvaient écho dans un grand nombre de cœurs en Portugal. S'il ne pouvait briser les chaînes de tous les esclaves, il avait, du moins, la consolation de racheter ceux qui étaient les plus exposés, surtout les femmes et les enfants. Sa seule présence dans les bagnes rendait d'ailleurs moins dure la captivité de ces pauvres malheureux. Grâce à son zèle et à sa persévérante fermeté, le P. Nuñez avait banni de ces misérables lieux la licence, le jeu et le blasphème. Les captifs s'étaient même fait une loi, au cas où il leur échapperait une parole répréhensible, de réciter un *Ave Maria* à genoux et de se découvrir les épaules pour recevoir la flagellation. La fréquentation des sacrements fut un des moyens les plus efficaces pour rétablir, dans les bagnes, l'amour de Dieu et la pratique de la vertu. Nombreux étaient ceux qui

communiaient une et même plusieurs fois la semaine. Aussi, les chaînes leur semblaient-elles moins lourdes, et moins dure la captivité, depuis que leurs cœurs avaient quitté la voie de la perdition et retrouvé la paix.

Le zèle du P. Nuñez ne se bornait pas à l'évangélisation des seuls esclaves chrétiens. S'il était tenu à une grande réserve vis-à-vis des Maures, il pouvait agir plus librement avec les juifs. Il traitait avec les maîtres des esclaves pour les ramener à des sentiments plus humains et ne négligeait rien pour dessiller leurs yeux touchant les mystères de notre sainte religion. Mais leur obstination, de l'aveu même du Père, était si profonde que ses exhortations n'avaient point de prise sur eux. Toutefois, la dureté de leurs cœurs n'arrêtait pas les élans de son zèle et de son apostolat.

Il se hasarda même, un jour, à pénétrer dans la synagogue pour y engager une controverse touchant la venue du Messie, avec un rabbin qui commentait la Bible devant un certain nombre d'auditeurs. Le P. Nuñez apporta les raisons les plus probantes pour montrer que Jésus-Christ était bien le Messie promis et le Rédempteur annoncé. Peine inutile! les juifs ne voulurent rien entendre. En

terminant, le Père leur dit, avec feu, qu'il était prêt à donner sa vie pour cette vérité, ce qu'ils n'étaient certainement pas disposés à faire en faveur de leur religion.

En sortant de la synagogue, le P. Nuñez rentra directement chez lui. Quelle ne fut pas sa surprise, quelques instants après, de recevoir la visite du rabbin avec qui il venait de conférer! Ce dernier se déclara convaincu de la vérité de la religion chrétienne et résolu à entrer dans son sein avec ses deux enfants. Il ajouta qu'il attendait, pour cela, une occasion favorable de se rendre à Ceuta où il pourrait ouvertement s'affirmer catholique. Un autre juif se convertit également et prit la même détermination que le rabbin. Le P. Nuñez ne fit pas d'autres conquêtes parmi les juifs de Tétouan. Ces derniers étaient, d'ailleurs, pleins de respect et de vénération pour le missionnaire et s'offraient même à accompagner à Ceuta les renégats et les Maures qu'il convertissait.

Malgré ses appels réitérés, le P. Nuñez était loin de recevoir du Portugal les ressources suffisantes pour le soutien de ses œuvres. Il avait, en outre, contracté des dettes assez considérables pour le rachat d'un certain nombre d'esclaves qu'on lui avait livrés sur parole. C'est ce qui le détermina à passer en

Portugal pour solliciter la charité publique. Il partit avec une trentaine de captifs dont la rançon n'avait pas été payée. Dans le nombre, se trouvait une jeune fille d'une rare beauté, qui avait souffert les plus barbares traitements pour la préservation de sa vertu. Le P. Nuñez se rendit, tout d'abord, à la Cour, où le roi lui fit le plus cordial accueil. Il représenta au souverain la triste situation des esclaves de Tétouan et l'intéressa, d'une façon toute particulière, au sort de 200 captifs, à peu près tous portugais, que le roi d'Alger se proposait d'emmener, chargés de chaînes, dans sa capitale. Le P. Nuñez eut la joie de recueillir, en peu de temps, les 20,000 douros exigés pour leur délivrance.

Le zélé missionnaire se disposait à reprendre le chemin de Tétouan, lorsqu'une destination des plus inattendues vint mettre son humilité à la plus rude épreuve. Le roi Claude d'Éthiopie, étroitement lié d'amitié avec certains commerçants portugais, les avait chargés de demander à Jean III des missionnaires catholiques pour ramener ses sujets à l'antique foi de Rome. Ils avaient vécu, jusqu'alors, soumis aux patriarches schismatiques d'Alexandrie et étaient imbus des erreurs d'Eutychès et de Dioscore. Le roi de Portugal

s'adressa aussitôt au Souverain Pontife et à saint Ignace pour leur demander des hommes capables de remplir une si importante mission. Malgré ses supplications et ses larmes, le P. Nuñez fut élevé à la haute dignité de patriarche d'Éthiopie, et les PP. André Oviedo et Melchior Carnero furent sacrés évêques, avec les titres respectifs d'évêques d'Hiérapolis et de Nicée. Dix autres Pères leur furent adjoints pour cette sainte expédition. La cérémonie du sacre eut lieu à Lisbonne, en présence de la Cour, et fut entourée d'un éclat et d'une magnificence extraordinaires. A ceux qui le félicitaient de son élévation, le P. Nuñez répondait : « Oh! que j'aimerais mieux être paré des chaînes des pauvres esclaves de Tétouan que des insignes de patriarche ! »

La nouvelle du départ définitif du zélé missionnaire répandit une tristesse de mort dans les bagnes. On le pleura comme on pleure la mort d'un père. Le F. Vogado se dévoua encore pendant deux années au service des captifs. Il serait mort à la tâche, si les supérieurs ne l'eussent rappelé en Portugal. Ils lui offrirent de l'élever à la prêtrise, pour le récompenser de son héroïque dévouement. Cette faveur paraissait d'autant plus

juste que le F. Vogado avait déjà les ordres mineurs, lors de son entrée dans la Compagnie. L'humble religieux les supplia de le laisser vivre et mourir dans son degré de Frère coadjuteur.

Les missions du nouveau monde réclamant tous les jours de nouveaux sujets, les Jésuites furent contraints d'abandonner Tétouan, où, pendant six années, trois des leurs avaient donné de si beaux exemples de vertu et de dévouement [1].

1. Cf. *Varones ilustres de la Compañia de Jesus*, t. II, p. 375 et suiv.

CHAPITRE VII

LES JÉSUITES AU SIÈGE DE MAZAGAN (1562). — CRÉATION D'UNE RÉSIDENCE DE LA COMPAGNIE DANS CETTE VILLE.

Les Jésuites ne devaient revenir au Maroc qu'en 1562, appelés par le roi Don Sébastien pour évangéliser Mazagan. Les Portugais ne possédaient plus sur le littoral de l'Océan que cette place, fondée par eux en 1506. Construite sur les déclivités du cap et au sommet d'un rocher, elle était de forme quadrangulaire et défendue par cinq remparts. Enfin, une massive forteresse carrée flanquée de quatre tours en faisait une place forte de premier ordre. La ville était pourvue de nombreux puits et de plusieurs citernes dont la plus grande est encore aujourd'hui un objet de curiosité par ses vastes dimensions et son état de conservation parfaite.

Le nombre de ses habitants ne dépassa ja-

mais le chiffre de quatre mille. L'instruction était donnée par des religieux de la ville et deux professeurs royaux. L'un de ces derniers enseignait les arts et l'autre la musique. Pour la juridiction ecclésiastique, Mazagan dépendait du patriarcat de Lisbonne. La ville était divisée en quatre paroisses : la Asuncyon, la Misericordia, Nuestra Señora de la Luz et San Sebastian. Elle possédait, en outre, sept chapelles publiques : Nuestra Señora de Terso, Santa Cruz, San José, Nuestra Señora de Nazaret, Nuestra Señora de Guia, San Juan Bautista et celle de l'Angel Custodio. Les Jésuites devaient en construire une huitième sous le vocable de *Nuestra Señora de la Peña de Francia* [1] : Notre-Dame du Rocher de France.

Le fameux siège de Mazagan entrepris, en 1562, par Mouley-abd-Allah, sultan du Maroc, fut l'occasion de la venue des Jésuites dans cette ville. Intelligent, actif et surtout zélé mahométan, Abd-Allah ne pouvait se faire à l'idée de voir une poignée de chrétiens braver le Croissant, et inquiéter sans cesse ses sujets

1. Cf. Castellanos, p. 125 et suiv. — Au sujet de l'histoire de *Nuestra Señora de la Peña de Francia*, cf. notre ouvrage : *La Vierge Marie patronne et protectrice de l'Église d'Afrique*, ch. IX, p. 78 et suiv.

par des incursions sur leur territoire. Il jura de s'en débarrasser à tout prix. A cet effet, il passa cinq ans à préparer une formidable expédition contre Mazagan. Au dire des historiens, il mit sur pied 120,000 fantassins, 37,000 cavaliers et 13,000 sapeurs. Son artillerie comprenait 24 pièces, dont 10 de gros calibre.

Don Alvaro de Carvalho, gouverneur de Mazagan, informé du projet du sultan, activa la mise en défense de la place, la ravitailla en vivres et en munitions, et supplia la Cour de Lisbonne de lui envoyer au plus tôt quelques religieux de la Compagnie de Jésus, pour relever et soutenir le moral des soldats et des habitants pendant la durée du siège. Il sollicita en particulier la faveur d'avoir le P. André de Carvalho, son frère, sur qui il comptait beaucoup pour mettre la bonne entente et la cordialité entre les officiers de la garnison.

Homme d'une grande vertu et d'un zèle infatigable, le P. Carvalho avait exercé pendant quelque temps l'apostolat aux Indes, sous la direction du grand François Xavier. Ayant contracté de graves infirmités sous ce ciel brûlant, il reçut l'ordre de retourner à Lisbonne. Xavier rendait de lui ce beau témoi-

gnage, dans une lettre écrite au P. Simon Rodriguez, provincial de Portugal : « Le P. André Carvalho est tel qu'on peut attendre beaucoup des grâces dont Notre-Seigneur a orné son âme et l'ornera sans doute, de plus en plus, dans sa miséricorde. Je ne puis écrire de lui autre chose, sinon que c'est un homme de grande vertu, et je vous en prie, mon frère Simon, pour l'amour du service de Dieu Notre-Seigneur, recevez-le et consolez-le avec cette charité que nous espérons de vous l'un et l'autre [1]. »

On lui adjoignit les PP. Gaspard Alvarez, Marc Nuñez et les Frères coadjuteurs François de Figueyredo et Melchior de Payna. Ils s'empressèrent aussitôt de se rendre à leur poste d'honneur, et commencèrent sans tarder à exercer leur ministère de charité auprès des habitants et des soldats de la garnison.

L'approche de l'ennemi fut bientôt signalée à l'horizon. Les Maures comptaient ne rencontrer que peu de résistance dans la place, défendue seulement par 2,600 hommes. Mais une fois de plus la discipline, la bravoure et la supériorité de l'armement devaient avoir raison du nombre. Les Maures donnèrent

1. Cf. Ménologe de Portugal, t. I, p. 283.

l'assaut à la ville, le 24 avril. Ils furent accueillis si vigoureusement par les assiégés, qu'ils durent se retirer en laissant un grand nombre de morts sur le terrain. Pendant l'action, la conduite des Jésuites fut au-dessus de tout éloge. On les voyait se multiplier sur les remparts, encourageant de la voix et du geste les soldats, et prodiguant les soins aux blessés et les secours de la religion aux mourants. Le 30 du même mois, les assiégeants s'élancèrent avec une nouvelle fureur à l'assaut. Ils furent cette fois encore repoussés avec des pertes si considérables que désespérant, sans doute, de réduire la place si vaillamment défendue, ils levèrent le siège et se retirèrent précipitamment dans l'intérieur du pays [1]. Cette défense de Mazagan compte parmi les plus beaux faits d'armes des Portugais au Maroc.

Le bien opéré par les Jésuites pendant leur court séjour à Mazagan fut si consolant que le gouverneur Don Alvaro de Carvalho supplia les supérieurs majeurs d'y établir une petite résidence de la Compagnie. Ses vœux furent exaucés. C'est dans cette ville que le

1. Cf. *Monumenta*, lettre du P. Gonçalo Vaaz au P. Nadal, p. 689.

P. André, frère du gouverneur, vit se réaliser les prédictions que François Xavier lui avait faites au moment de son départ des Indes. En l'accompagnant au bateau, l'apôtre lui dit qu'il rendrait son âme au Sauveur sur une terre illustrée par les exploits de ses ancêtres, et mourrait au fond d'un cachot après avoir été pris par des pirates barbaresques. Tout se vérifia à la lettre. Envoyé de nouveau à Mazagan en 1572, pour réconcilier ses deux frères, le P. André Carvalho s'était embarqué pour se rendre par mer à Tanger, lorsque le vaisseau qu'il montait fut surpris et capturé par seize galères barbaresques.

A la nouvelle de sa captivité, la reine Catherine de Portugal s'empressa d'envoyer l'argent exigé pour sa rançon ; mais l'homme de Dieu, au lieu de briser ses fers et de reconquérir sa liberté, employa la somme au rachat d'un jeune captif dont la foi courait de grands dangers. Le P. André Carvalho ne tarda pas à expirer de misère et d'épuisement, avant qu'on eût le temps de recueillir de nouveau le prix de sa rançon.

Les Pères de la petite résidence de Mazagan devaient rencontrer de nombreux obstacles dans l'évangélisation de cette population flottante et aventurière, dont les aspirations

se bornaient aux intérêts matériels et n'avaient en vue que la jouissance et le plaisir. Les missionnaires n'en restèrent pas moins fidèles à leur poste, semant dans la tristesse et les larmes, et tombant parfois sur le champ de bataille, victimes de leur dévouement.

Citons un exemple. En 1647, le P. Emmanuel Mendez s'épuisait dans un ministère presque stérile, lorsque soudain la peste et la guerre éclatèrent à la fois. La situation ne tarda pas à être des plus critiques. Pendant que le P. Mendez prenait soin de plus de 800 malades, son compagnon, le P. Antoine de Macedo, parcourait les remparts de la ville assiégée pour donner le signal d'alarme en cas de surprise. Les remèdes étant venus à manquer, le P. Mendez se livra au caprice des flots pour aller solliciter des secours à Lisbonne. A peine de retour à Mazagan, il tomba épuisé et, quelques jours après, rendit à Dieu son âme vaillante [1].

De temps à autre, des événements extraordinaires venaient réveiller la foi endormie des habitants de Mazagan. Les missionnaires en profitaient pour les ramener à la pratique de la religion et à l'accomplissement de leurs de-

1. Cf. Ménologe de l'Assistance de Portugal, t. II, p. 383.

voirs. Parmi ces faits, nous ne pouvons passer sous silence celui qui se produisit en 1636.

Les Maures de la ville de Salé gardaient en *captivité* une statue de Notre-Seigneur au tombeau (del Santo Entierro), ne consentant à la livrer aux chrétiens que contre une somme d'argent considérable. En présence de telles exigences, ces derniers se voyaient, à leur grand regret, dans l'impossibilité d'en faire le rachat. Les Maures auraient sans doute fini par la détruire, le Coran leur interdisant de conserver toute image ou statue. Or, voici qu'en 1636, un juif consentit à payer la rançon exigée, et résolut de transporter la précieuse image à Mazagan en se faisant accompagner par un Père franciscain.

A la nouvelle de son arrivée, la population se livra aux plus vifs transports de joie et d'allégresse et se disposa à recevoir avec toute la solennité et tout l'éclat possibles l'image de *Nuestro Señor del Santo Entierro*. Elle se rendit en procession au port avec le clergé, lui fit un religieux accueil et, au milieu des détonations et des vivats, la transporta dans l'église principale en formant une longue procession à travers les rues de la ville. Spectacle touchant ! Le juif demanda alors publiquement à être baptisé et à entrer dans le sein de l'Église.

Ses pieux désirs furent exaucés dès qu'il eut été instruit des principales vérités de la religion. La statue de *Nuestro Señor del Santo Entierro* resta en grande vénération à Mazagan jusqu'à l'abandon de cette place par le Portugal, en 1769.

Le 4 décembre 1768, le sultan Mouley-Mohamed vint assiéger la place, à la tête de 75,000 fantassins et de 44,000 sapeurs, appuyés par un nombre considérable de mortiers et de grosse artillerie. Plus ou moins démantelée par le contre-coup du terrible tremblement de Lisbonne (1er nov. 1755), la ville se trouvait en fort mauvais état de défense et la garnison était très réduite. Denis-Grégoire de Mello Castro y Mendoza, gouverneur, tint néanmoins tête aux forces ennemies pendant trois mois. Il attendait tous les jours des renforts. Enfin des voiles parurent à l'horizon, à la grande joie des assiégés. Cette joie devait bientôt se changer en une explosion de violente colère, lorsque le gouverneur leur annonça que le roi et son ministre, Pombal, lui donnaient l'ordre d'abandonner la place et d'en transporter les habitants à Lisbonne. A cette nouvelle, l'irritation fut telle que de Mello craignit un instant une révolution. Il finit par calmer les esprits en leur donnant à entendre qu'il ne répondait

pas de leur vie s'ils mettaient obstacle à l'exécution du décret royal.

Le 8 mars, le gouverneur communiqua l'ordre du roi au sultan qui cessa aussitôt les hostilités. Le 11, on procéda à l'embarquement des familles et des soldats de la garnison. Tout ce qui ne pouvait être emporté fut brûlé ou jeté à la mer. Le gouverneur partit le dernier avec une escorte de 100 hommes.

Les Jésuites, frappés à mort par les iniques décrets du trop fameux marquis de Pombal, avaient été, dix ans auparavant, expulsés de Mazagan. Après la suppression de la Compagnie, leur résidence et leur église avaient été cédées aux Pères Carmes déchaussés [1].

1. Cf. Castellanos, p. 137 et suiv.

CHAPITRE VIII

EXPÉDITION DU ROI DON SÉBASTIEN DE PORTUGAL. — LES JÉSUITES A LA BATAILLE D'ALCAZAR-KÉBIR. — LEUR CAPTIVITÉ A FEZ (1578).

A la mort du roi de Portugal Jean III, survenue en 1559, la couronne passa à son petit-fils, le prince Don Sébastien, qui était né le 20 juillet 1554. Pendant sa minorité, la régence fut confiée à Catherine d'Autriche, son aïeule, sœur de Charles-Quint. Cette princesse était animée pour la Compagnie de Jésus des mêmes sentiments d'estime et d'affection que son royal époux. Aussi fit-elle choix d'un Jésuite comme précepteur de son petit-fils.

Le P. Louis Gonzalez da Camara, l'apôtre des esclaves de Tétouan et le confesseur du défunt roi, fut désigné pour ces hautes et délicates fonctions. Le choix ne pouvait être plus heureux, au jugement d'un historien portugais de renom : « Toutes les qualités nécessaires

au précepteur d'un prince, écrit-il, capables de constituer un maître parfait, se trouvaient heureusement réunies dans le P. Louis Gonzalez. Illustre par la naissance et par une exacte observance de son Institut, il était très instruit dans la littérature sacrée et profane, versé dans la lecture des histoires séculières et ecclésiastiques. Il possédait dans sa pureté la langue latine, n'était point étranger aux difficultés des langues grecque et hébraïque. Il parlait avec facilité le français, l'espagnol et l'italien. Il avait eu occasion d'apprendre ces langues dans les principales capitales de l'Europe où il avait résidé. Son caractère était plein de douceur, son jugement guidé par la prudence, sa capacité profonde. Tous ces avantages le rendirent propre à former un prince et à lui apprendre à gouverner sagement une monarchie [1].

Son royal élève, d'un tempérament bouillant et irréfléchi, ne devait malheureusement pas mettre à profit toutes les leçons de sagesse, de prudence et de modération de son austère précepteur. A peine âgé de vingt ans, il lui prit fantaisie de se rendre, avec quelques jeunes

1. Barbosa Machado : *Memoria para la historia de Portugal*, t. I, p. 210.

seigneurs, à Tanger, pour guerroyer contre les mahométans (1574). Après quelques chevauchées en dehors de la place, il revint à Lisbonne, où son cher maître, le P. Gonzalez, à toute extrémité, le réclamait pour le voir une dernière fois avant de mourir. En débarquant, le prince se rendit directement à la cellule de l'humble religieux, l'embrassa affectueusement et lui donna des marques profondes de respect et de vénération. Après la mort de son précepteur, le jeune monarque parut inconsolable. Aux courtisans qui s'en étonnaient : « Que voulez-vous, leur répondait-il, je n'ai pas connu d'autre père que le Père Louis [1], et je ne sais que trop combien il a souffert pour moi. »

La mort du P. Gonzalez laissa trop tôt sans frein la fougue du jeune prince, dont l'esprit était plus que jamais hanté de rêves de conquêtes. Quatre ans après (1578), il crut avoir trouvé une occasion favorable de les réaliser. Muley Abd-Allah, sultan du Maroc, venait de mourir. Son fils Mohamed qu'il avait eu d'une négresse — surnommé pour cela le noir — lui succéda. Il ne tarda pas à exciter le mécontentement de ses sujets par ses abomina-

1. Don Sébastien naquit quelques mois après la mort de son père.

bles cruautés. Pour se débarrasser des compétiteurs, il avait, en effet, mis à mort deux de ses frères et jeté le troisième dans un cachot. Abd-el-Melek, son oncle, connu aussi sous le nom de Moulé-Moluc, profita de l'état des esprits, et grâce à l'appui d'un parti puissant et de 6,000 janissaires, envoyés par le pacha d'Alger, réussit à le détrôner et à le chasser du Maroc, après avoir gagné sur lui trois batailles consécutives.

Abd-Allah se réfugia au Peñon de Velez appartenant à l'Espagne et sollicita l'appui de Philippe II pour reconquérir son trône, promettant de se faire son vassal et de lui céder plusieurs ports sur les côtes de l'Atlantique. Déjà suffisamment occupé avec la guerre des Flandres, le roi repoussa ses offres, alléguant qu'il venait de conclure une trêve avec le nouveau sultan.

Voyant qu'il n'avait rien à espérer du roi d'Espagne, Abd-Allah s'embarqua pour Lisbonne, et sut si bien circonvenir le roi Sébastien et un certain nombre de courtisans qu'il les gagna à sa cause. Il leur représenta la facilité de l'entreprise et les immenses avantages qu'en retirerait le Portugal. Abd-Allah leur donna, en effet, l'assurance que le grand nombre de ses partisans n'attendaient qu'un

signal pour se soulever et marcher sur Fez, la capitale. La reine Catherine, le cardinal Henri, de vieux généraux, de sages conseillers de la cour, le P. Maurice de Serpa, Jésuite, son confesseur, essayèrent par tous les moyens de détourner le jeune roi de cette folle campagne. Il demeura inébranlable dans sa détermination et ne voulut rien entendre. Il donna aussitôt des ordres pour les préparatifs.

Jamais entreprise ne fut menée avec plus de précipitation, de légèreté et d'incurie. Ce fut pour Lisbonne une occasion de réjouissances et de fêtes où l'on chantait déjà victoire. Nombre de grandes dames, de courtisans voulurent suivre l'expédition, comme s'il se fût agi d'une simple parade militaire. Des abbés mitrés et plusieurs évêques se joignirent à eux, sans parler d'une foule innombrable de paysans avec leurs femmes et leurs enfants. Parmi ces derniers, certains avaient même acheté de grosses cordes pour lier les Maures faits prisonniers dans la bataille. Avec les 18,000 hommes [1] qu'il était parvenu à réunir

1. Sur ce nombre, il y avait 9,000 Portugais, 3,000 Allemands, 2,000 Espagnols, 1,000 aventuriers, 3,000 pour la cavalerie et le train et enfin 600 Italiens. Cf. Castellanos, p. 332.

et douze pièces d'artillerie, Don Sébastien comptait arriver triomphalement à Fez. Ajoutons que l'on emportait des provisions pour huit jours à peine. Le reste était à l'avenant.

Don Sébastien demanda au supérieur des Jésuites de Lisbonne un certain nombre de Pères et de Frères coadjuteurs pour assurer le service divin dans l'armée, prendre soin des malades dans les ambulances et assister les mourants. Dix Pères et cinq Frères reçurent aussitôt l'ordre de se préparer à partir avec l'armée expéditionnaire. Le P. Maurice de Serpa, confesseur du roi, fut nommé leur supérieur avec le titre d'aumônier en chef.

La bénédiction des étendards eut lieu le 17 juin 1578. La flotte mit à la voile le 24, et jeta l'ancre dans le port de Tanger, le 7 juillet. Mohamed, le sultan détrôné, l'y avait précédée pour soulever les tribus d'alentour et les gagner à sa cause. C'est à peine s'il put réunir 800 arquebusiers et 400 cavaliers, preuve éclatante de son impopularité. Don Sébastien lui donna l'ordre de les conduire par voie de terre à Arzila, lieu de débarquement et de concentration des troupes expéditionnaires. De là, le roi de Portugal comptait marcher droit sur Fez en passant par Alcazar-Kébir.

Moulé-Moluc, tenu au courant des desseins des Portugais et de leurs préparatifs, prit toutes les dispositions pour arrêter leur marche en avant. Il avait réuni, à cet effet, une armée comprenant 25,000 cavaliers et 16,000 fantassins, dont 3,000 étaient des Maures d'Andalousie fort bien dressés à l'art de la guerre. Son artillerie comprenait 34 pièces de divers calibres. De plus, un nombre considérable d'Arabes avaient répondu à son appel et étaient venus s'adjoindre aux troupes régulières. Le plan de bataille du sultan était tout à la fois des plus simples et des plus habiles. Il consistait à laisser s'avancer dans l'intérieur du pays l'armée portugaise et à ne lui livrer combat que lorsqu'elle serait hors de portée d'être soutenue par la flotte.

Don Sébastien quitta Arzila, le 29 juillet, et campa le soir à trois lieues, à los Molinos. Le 30, il était à Menara et, le 1er août, à Cabeça de Ardana. Le 2, il arriva à Barcain, où il franchit l'Oued Mklacem, et enfin, le 3, il se trouvait à Alcazar-Kébir où l'attendait Moulé-Moluc. Ces cinq journées de marche, par des chaleurs torrides et à travers un pays déserté par ses habitants et dépouillé de tout, furent cinq journées mortelles pour les troupes portugaises. La démoralisation commen-

çait à gagner les soldats, au point que Mohamed lui-même insista pour que l'armée se repliât sur Larache. Don Sébastien n'en voulut rien faire.

Il serait difficile de décrire les souffrances endurées pendant les premiers jours de cette malheureuse campagne par les Jésuites attachés aux différents corps de troupes. Sous un ciel de feu, ils ramassaient les soldats malades ou épuisés tombés le long du chemin et s'attelaient comme des bêtes de somme aux chariots sur lesquels ils les déposaient pour les traîner aux ambulances. Mais ce n'était là que le commencement de leurs épreuves.

La bataille s'engagea le 4 août. Quoique mourant dans sa litière, Moulé-Moluc disposa lui-même ses troupes en ordre de bataille, recommandant à ses vizirs de cacher son trépas s'il venait à expirer pendant l'action. Il leur enjoignit même de feindre de venir prendre ses ordres, comme s'il eût été encore vivant, afin de soutenir le courage des combattants. L'armée portugaise était divisée en trois colonnes ; celle du sultan était disposée en forme de croissant, avec les canons au centre et la cavalerie sur les ailes. Au premier choc l'infanterie portugaise fit plier celle des Maures, au point que ces derniers commen-

çaient à s'enfuir en désordre. A cette vue, le vieux Moulé-Moluc, quoique moribond, se fit hisser à cheval et, s'élançant à la rencontre des fuyards, les ramena au combat. Ce dernier effort héroïque acheva ses forces, il rendit quelques instants après le dernier soupir dans sa litière.

L'avantage du combat semblait se dessiner en faveur des chrétiens, lorsque soudain un brusque mouvement de cavalerie opéré sur les deux ailes de l'armée marocaine enveloppa l'armée portugaise, pendant que l'artillerie placée au centre répandait la mort et la confusion dans leurs rangs. Assurés désormais de la victoire, le musulmans s'élancèrent armés du cimeterre dans les bataillons portugais et en firent un affreux carnage.

Mohamed, le sultan détrôné, poursuivi par les cavaliers maures, se noya en voulant traverser l'Oued Mklacem. Le roi Sébastien trouva lui-même le trépas sur le champ de bataille. Il reçut un coup d'escopette et deux coups de cimeterre, au moment où il tombait de cheval. Trois rois perdirent ainsi la vie, dans cette horrible journée. Les Marocains laissèrent 18,000 morts sur le terrain et les Portugais 6,000. Au nombre de ces derniers, se trouvaient les évêques de Coïmbre et d'O-

porto, le P. Maurice de Serpa, confesseur du roi, et un grand nombre de nobles portugais, de chevaliers et d'illustres capitaines étrangers. A peine 60 soldats de l'armée chrétienne purent échapper à l'ennemi en cherchant un refuge à Ceuta, Tanger et Arzila. Parmi ceux-ci se trouvait le fils de Mohamed, le sultan détrôné. S'étant rendu en Portugal avec Martin Correa de Silva, il y fut baptisé quelque temps après et reçut le nom de Don Philippe d'Afrique. Il eut pour parrain le roi D. Philippe III, encore infant. Don Philippe d'Afrique mourut dans les Flandres au service de l'Espagne.

Moulé-Ahmed, frère de Moulé-Moluc, fut proclamé sur le champ de bataille sultan de tout le Maroc. Il fit garder à Alcazar-Kébir le corps du roi Sébastien découvert parmi les cadavres, par Sébastien de Rosende, un de ses écuyers. Quelque temps après, il fut remis au gouverneur de Ceuta et enfin transporté au monastère de Belem, en Portugal, pour y être enseveli dans le panthéon des rois, ses ancêtres [1].

Le corps de Mohamed fut traité avec moins d'égards. Le nouveau sultan le fit empailler

1. Cf. Castellanos, chap. xi, p. 330 et suiv.

et porter devant lui dans son entrée triomphale à Fez. Le vainqueur était précédé et suivi d'un grand nombre de captifs et de prisonniers chrétiens. Dans le nombre se trouvaient les neuf Pères et les cinq Frères Jésuites qui avaient survécu au désastre. Le long trajet [1] qui sépare Alcazar-Kébir de Fez fut véritablement pour eux la voie douloureuse. Attachés tous ensemble, les mains étroitement liées sur le dos, presque nus et mourants de faim et de soif, ils durent pendant huit jours courir au pas des chevaux de leurs maîtres, stimulés par la pointe de leurs lances, lorsque, brisés de fatigue, ils ralentissaient leur marche. Malgré les tourments de toutes sortes qui les attendaient dans la capitale, ils n'en chantèrent pas moins le *Te Deum* en y entrant au milieu des outrages et des insultes de la populace.

Le P. Pierre Martins fut plongé dans un cachot avec quatre-vingts gentilshommes. Il sut si bien ranimer leur courage que tous jurèrent de mourir mille fois plutôt que de renier Jésus-Christ. La semaine sainte étant arrivée, il célébra au milieu d'eux tous les offices divins en usage dans l'Église. Le saint Sacre-

1. Plus de 150 lieues.

ment resta exposé toute la journée du jeudi saint. Les juifs, l'ayant su, firent tout pour amener les sectateurs de Mahomet à se saisir du Dieu des chrétiens et à le fouler aux pieds. Aussitôt le cachot est envahi par des forcenés ; mais les quatre-vingts captifs firent un rempart de leurs corps à la sainte Eucharistie, pendant que, debout près de l'autel, le P. Martins s'apprêtait à consommer les saintes Espèces. Devant une si héroïque résistance, les Maures se retirèrent muets d'étonnement [1].

Le P. Balthazar Diaz eut tout particulièrement à souffrir des mauvais traitements de son maître, homme cruel et sans pitié. Privé de l'usage de son bras droit qui n'était qu'une plaie, il n'en fut pas moins contraint à tourner tous les jours la meule avec le bras gauche; mais les souffrances de sa captivité lui paraissaient peu de chose en comparaison de la tristesse et de la douleur qu'il éprouvait en entendant, à toute heure, les infidèles vomir toutes sortes de blasphèmes contre Jésus-Christ [2].

Le F. Nogueyra, chargé par son maître du soin de ses écuries, n'était pas mieux traité.

1. Ménologe de Portugal, t. I, p. 149.
2. Ménologe de Portugal, t. I, p. 367.

Mais le bon Frère, en racontant dans une lettre les honteux et cruels tourments qu'on lui faisait subir pour le contraindre à renier sa religion, protestait que Notre-Seigneur l'avait grandement consolé parmi tant de calamités : « Et je m'estime bien heureux, ajoutait-il en terminant, d'avoir été conduit ici par les mains de Dieu ! Car, si jusqu'à présent je ne m'étais pas rendu digne du nom de religieux et de Compagnon de Jésus, j'espère avoir appris à le devenir [1]. »

Les autres Pères et Frères eurent aussi à endurer pendant de longs mois les horreurs de l'esclavage, mais Dieu leur donna d'y soutenir, comme le P. Martins, le courage et la foi de ceux dont ils partageaient la captivité, contre les séductions et les tortures des féroces sectateurs de Mahomet.

Le désastre d'Alcazar-Kébir jeta dans le deuil et les larmes tout le Portugal. La Compagnie de Jésus perdait dans le roi Sébastien un de ses plus généreux et de ses plus dévoués bienfaiteurs. Aussi, tous les Pères reçurent-ils l'ordre de célébrer chacun vingt-cinq messes pour le repos de l'âme de l'infortuné prince, en mémoire des six collèges qu'il

1. Ménologe de Portugal, t. II, p. 129.

avait fondés avec une libéralité vraiment royale et en souvenir des riches aumônes qu'il avait faites pour soutenir les missions de la Compagnie, en Europe, au Brésil, en Ethiopie, aux Indes et au Japon [1].

1. Ménologe de Portugal, t. II, p. 107.

CHAPITRE IX

UN SULTAN DU MAROC SE CONVERTIT ET SE FAIT JÉSUITE

La divine Providence opère parfois des miracles de transformation bien faits pour dérouter la sagesse humaine. Nous venons d'admirer le courage héroïque des Jésuites dans l'affreux désastre d'Alcazar-Kébir et pendant leur douloureuse captivité à Fez. Voici maintenant que les rôles vont être changés. C'est un sultan du Maroc que, par des voies cachées, Dieu va conduire dans le sein de la Compagnie de Jésus.

Cet événement se passa en 1655, et eut pour héros Muley-Mohammed-el-Abbas, fils et héritier de Muley-el-Melek, roi de Fez.

Doué d'une intelligence remarquable, El-Abbas ne tarda pas à faire preuve de grandes qualités militaires. Il fut pendant près de dix ans le conseiller et le lieutenant de son oncle El-Assegher. Au conseil, son avis prévalait et décidait toujours de la paix ou

de la guerre. Il donna, d'ailleurs, des preuves éclatantes de ses hautes capacités dans la guerre qu'il livra à deux caïds puissants, en révolte ouverte contre l'autorité du sultan. S'étant mis à la tête d'une armée considérable, il les vainquit tour à tour et les ramena à la soumission. En actions de grâces pour la double victoire remportée, il résolut de faire le pèlerinage de La Mecque, que tout bon musulman doit accomplir au moins une fois en sa vie. C'est pendant ce voyage que la grâce l'attendait.

Mohammed-el-Abbas ne prit avec lui que quelques serviteurs et voyageait comme un simple seigneur. Il se rendit tout d'abord, par mer, à Tunis, où le bey, allié du sultan du Maroc, le combla d'honneurs. Un vaisseau anglais étant en partance, le bey conseilla à El-Abbas de le prendre, parce qu'il était bien armé, et que son pavillon était en paix avec tous les princes chrétiens, double garantie contre les risques et les surprises de la traversée. Le navire avait à peine gagné la haute mer qu'il fut aperçu par la flotte des Chevaliers de Malte. Il reçut aussitôt l'ordre de s'arrêter pour subir la visite imposée à tout bâtiment, sous peine d'un abordage à main armée, en cas de refus. Le prince, ayant

été découvert, fut fait prisonnier avec sa suite et conduit à Malte.

Le grand maître s'aperçut bien vite que le captif n'était pas de condition ordinaire. Certaines indiscrétions lui donnèrent même à entendre qu'il était de la parenté du sultan du Maroc. Aussi exigea-t-il une forte rançon. Informé du sort du prince, le bey de Tunis s'empressa de réunir les 40,000 écus exigés pour sa mise en liberté.

Les huit mois de captivité passés au contact des Chevaliers de Malte fournirent, sans doute, à Mohammed-el-Abbas l'occasion de s'instruire de la religion chrétienne et de la comparer à celle de Mahomet. Quoi qu'il en soit, le 12 juin 1656, le prince déclara ouvertement au grand maître qu'il voulait se faire chrétien. Avant d'accéder à ses désirs, on acheva son instruction. Son baptême fut fixé pour le 31 juillet. Il prit pour parrain le commandeur de l'Ordre de Malte, Balthazar Mendez, dont il demanda à porter le nom. Il y ajouta celui de Loyola, en l'honneur du fondateur de la Compagnie dont on célébrait la fête en ce même jour. Après s'être démis de la couronne en faveur d'Ahmed, son fils [1], Balthazar

1. Il régna nominalement à Marrakech de 1654 à 1659 et périt sous les coups de son oncle maternel, Abd-el-Kerin.

Loyola Mendez — c'est sous ce nom que Mouley-Mohammed-el-Abbas sera connu désormais — avait, tout d'abord, formé le projet de se retirer dans un désert pour y mener la vie pénitente des solitaires d'Egypte ; mais ayant réfléchi que l'exercice de l'apostolat auprès de ses anciens coreligionnaires serait plus agréable à Dieu, il résolut de se mettre à l'étude des sciences sacrées. Pour réaliser plus facilement son dessein, il se rendit à Rome, où il ne tarda pas à solliciter son admission dans la Compagnie de Jésus. On l'appliqua à l'étude du latin pendant trois ans, avant de lui faire prendre l'habit. Entre temps, le Père général donna ordreau recteur du collège des Jésuites de Malaga de se rendre sous un déguisement à Fez, pour prendre des informations touchant la personne de Balthazar Loyola Mendez. Plusieurs chrétiens étrangers, des religieux, des marchands résidant à Fez témoignèrent sous la foi du serment qu'il était réellement le fils et l'héritier du sultan de Fez Abd-el-Maleck.

Après ses deux années de noviciat, le P. Balthazar Mendez fut ordonné prêtre. Il fut ensuite appliqué encore pendant deux ans à l'étude de la théologie et de la morale. Sa formation terminée, on le chargea de l'évan-

gélisation des musulmans détenus dans les bagnes de Gênes et de Naples et sur les vaisseaux des principaux ports de la péninsule. Il s'en acquitta avec un zèle et un dévouement vraiment admirables. Si nous en croyons les relations de l'époque, il convertit à la religion chrétienne plus de deux mille de ses anciens coreligionnaires. Il fit même venir à Gênes un célèbre docteur musulman de Fez et lui montra avec tant de clarté et de solidité la vérité de la religion catholique que ce dernier lui témoigna le désir de se faire chrétien. Le P. Mendez le fit partir pour Florence, où ses vœux furent exaucés. Le duc de Toscane, Ferdinand, s'offrit à lui servir de parrain et lui donna son nom et l'hospitalité de son palais.

Les nombreuses conversions opérées par le P. Mendez ne laissaient pas d'exciter contre lui la rage de certains musulmans fanatiques. A Gênes, l'un d'eux voulut l'empoisonner, ou, tout au moins, le priver de l'usage de la raison. A cet effet, il lui offrit une gerbe de fleurs trempées dans un liquide corrosif sur lequel il avait récité des incantations arabes. — Je le sais, tu veux me tuer ou me rendre fou, lui dit le Père. Eh bien, si ces fleurs ne me causent aucun mal, voudras-tu recevoir

le baptême ? — Saisissant alors la gerbe empoisonnée, le P. Mendez en aspira longtemps le parfum. Tremblant de peur, le Maure se jeta à ses genoux en implorant sa grâce. Quelque temps après, il recevait le baptême.

Malgré ses absorbantes occupations, le P. Mendez trouva encore le temps d'éditer un ouvrage dans lequel il réfutait toutes les assertions émises en faveur du Coran, dans les travaux par lui publiés avant sa conversion. De plus, par ses soins et grâce à son zèle, les notables de Gênes fondèrent une confrérie pour venir un aide aux musulmans convertis.

Après six ans seulement de vie religieuse, le P. Mendez fut appelé à évangéliser un plus vaste champ d'apostolat. En juillet 1667, il reçut l'ordre de se rendre aux Indes pour y travailler à la conversion des infidèles. Il avait alors trente-six ans, « était grand, nous dit une relation de l'époque, proportionné, blanc et bien fait, d'un esprit merveilleux, d'un naturel ravissant, doux et familier. » Pour se rendre à sa lointaine mission, il devait aller s'embarquer à Lisbonne et par conséquent franchir la distance considérable qui séparait la ville de Gênes de la capitale du Portugal. On lui donna un domestique pour l'ac-

compagner et prendre soin des chevaux pendant ce long et pénible trajet.

A Arles, le P. Mendez eut la joie de s'arrêter trois jours chez Mendez, le commandeur des galères qui l'avaient fait captif et dont il avait adopté le nom à son baptême. Le commandeur lui fit sa confession générale et voulait à tout prix le suivre aux Indes. A Béziers, la réception fut presque un triomphe. Le Père y rencontra, en effet, plusieurs personnes ayant habité Fez, entre autres un peintre qui lui avait fait son portrait et un religieux jacobin. Aussitôt que la nouvelle de son arrivée se fut répandue en ville, tous voulurent le voir et lui parler. Le prieur des jacobins, accompagné de sept autres religieux de son Ordre, vint lui faire visite et le harangua en latin. Il le traita cinq ou six fois de Majesté, dans le courant de son discours. Les Augustins, les Cordeliers et autres religieux vinrent également lui présenter leurs hommages. Parmi les visiteurs de marque se trouvaient MM. de Castelmanet et de Calaux, commandeurs de Malte.

Ils connaissaient particulièrement le P. Mendez pour l'avoir fréquenté à Malte pendant les huit mois de sa captivité. Tous lui prodiguèrent de grandes marques de respect

et de vénération et, à son insu, firent prendre son portrait par un peintre de la ville [1].

La réception de Toulouse ne revêtit pas moins d'éclat et de solennité. A son arrivée, le P. Mendez, sur l'invitation du supérieur des Jésuites, dit la messe de communauté, le jour de saint Jacques, et distribua la communion à plus de cent Jésuites. Un grand nombre de conseillers et de personnes de condition y assistèrent. Le lendemain, l'archevêque vint le visiter et l'invita à dîner. L'intendant général et plusieurs présidents lui firent également visite. A la demande de M. de Saint-Papoul, il célébra la messe le jeudi chez les Carmélites et le vendredi chez les religieuses de Notre-Dame. A la prière de MM. les commandeurs, il la dit le samedi dans la chapelle des Maltaises. Dans ces démonstrations honorifiques, le P. Mendez montrait une simplicité et une humilité vraiment religieuses, unies à une distinction naturelle qui charmait tout le monde.

Les fatigues de ce long voyage entrepris par les fortes chaleurs de l'été devaient malheureusement avoir de funestes conséquences

1. Ce tableau fut porté pendant la Révolution dans la famille de Saune qui le possède encore (Note des *Etudes*).

pour sa santé. A son arrivée à Madrid, le P. Mendez se sentit soudain dévoré par une fièvre ardente, qui donna les plus vives inquiétudes aux quatre plus célèbres médecins de la capitale appelés à se prononcer sur son état. Ils firent néanmoins tout ce qui était en leur pouvoir pour le sauver, mais sans succès. Le malade se trouva bientôt à toute extrémité. Avant d'expirer, il eut encore la consolation de faire une conquête à notre sainte religion.

Un des médecins avait à son service un jeune musulman, âgé de dix-sept ans, originaire du royaume de Fez. Il s'était toujours montré irréductible lorsqu'on lui parlait de se faire catholique. Le médecin ayant parlé de lui au vénéré malade et lui ayant demandé s'il ne serait pas heureux de le voir : Faites-le venir, répondit d'une voix défaillante le moribond. Il reçut le jeune homme, le sourire sur les lèvres et commença à lui parler en sa langue avec une grande affection et une paternelle bonté. Ceux qui assistèrent à l'entretien n'y comprirent rien ; mais lorsqu'ils virent le jeune homme fondre en larmes et baiser le crucifix, il n'y eut plus de doute pour personne. Par son ardente charité, le P. Mendez venait de gagner cette âme à Jésus-Christ.

Le pieux moribond fit encore un dernier effort pour chanter le *Nunc dimittis* et, au moment où il le terminait, rendit son âme à Dieu.

Cette mort causa une grande émotion dans Madrid. La reine, qui était venue visiter le P. Mendez aussitôt après son arrivée, donna des ordres pour qu'on lui fît des funérailles royales. L'oraison funèbre fut prononcée par un Père de la Compagnie, en présence de la Cour et d'une immense multitude. Voilà, dirons-nous avec un des témoins de la mort du P. Balthazar Loyola Mendez, « comment Dieu honore ceux qui s'humilient pour son amour. Il faut bien adorer les ordres cachés de la Providence de Dieu sur la mort de ce saint roi ; lequel semblait être nécessaire pour la conversion de deux royaumes dont il avait été roi et pour la conversion desquels il allait exposer sa vie en leur portant la foi. Dieu s'est contenté du désir qu'il a eu de la conversion de ces peuples et du martyre qu'il souhaitait avec tant d'ardeur [1]. »

1. Pour la rédaction de ce chapitre, nous avons mis à profit trois lettres inédites publiées par les *Études*, sous le titre : La seconde vie d'un sultan du Maroc, numéro du 20 mai 1910 :

1° Lettre du P. Jean Jallat, S. J., datée de Toulouse, 29 juillet 1667. — Archives de l'Aveyron, D. 561.

2° Lettre anonyme envoyée d'Anvers, le 1er juin 1668, aux

Jésuites de Malines, par le P. Henschenius, qui l'avait reçue de Madrid. — Archives de l'archevêché de Malines. — *Elogia generalium*, 25ᵉ pièce, lettre latine.

3° Relation de la mort du R. P. Balthazar de Loyola Mendez (1667), par un religieux théatin de Madrid qui se trouva à la mort du P. Balthazar. — Archives de l'Aveyron, D. 561.

CHAPITRE X

CAPTIVITÉ DE DIX JÉSUITES A ALGER

Appelés par leur vocation à évangéliser les contrées les plus lointaines du globe, les Jésuites étaient continuellement exposés pendant la traversée à tomber entre les mains des pirates. La perspective d'un long et dur esclavage n'était pas capable, toutefois, d'enchaîner leur zèle et de refroidir leur ardeur, lorsqu'il s'agissait de la conquête et du salut des âmes. Sans parler des cas isolés, il arriva plus d'une fois que des légions entières de ces hérauts de la bonne nouvelle devinrent la proie de ces farouches écumeurs des mers. Dans ces chasses, les corsaires calvinistes étaient non moins à redouter que les Sarrasins. Heureusement tous ne portaient pas au cœur la rage féroce du huguenot Jacques Sourie, corsaire de Dieppe. Sous le titre de vice-amiral de Jeanne d'Albret, reine de Na-

varre, ce mortel ennemi des catholiques parcourait l'Océan et cherchait par tous les moyens à intercepter aux missionnaires la route des Indes.

Personne n'ignore l'affreux massacre qu'il fit de quarante Jésuites capturés en vue de l'île de Palma sur le vaisseau le *Saint-Jacques,* en cours de route pour les Indes. Le P. Ignace d'Azevedo était le chef de cette héroïque phalange composée en grande partie de jeunes novices. Après avoir été abreuvés d'outrages par les vainqueurs, frappés à coups de mousquet, à coups d'épée et de poignard, ils furent tous précipités dans les flots. Cet horrible carnage eut lieu le 15 juillet 1570. Sainte Thérèse, dans sa solitude d'Avila, vit monter au ciel, couronnés de gloire, cette vaillante troupe de martyrs.

Quoique animé d'une haine acharnée contre les papistes en général et les Jésuites en particulier, le fameux corsaire calviniste Simon Danza ne poussa pas toutefois la barbarie jusqu'à se souiller les mains du sang de dix Jésuites qu'il captura en 1608. Leur captivité n'en fut pas pour autant moins longue ni moins affreuse.

Vers la fin de l'année 1608, le P. Blaise Bailo, professeur de philosophie à Majorque

(îles Baléares), reçut l'ordre d'accompagner les jeunes religieux, ses élèves, à Valence, pour y étudier la théologie. Les Frères scolastiques Jean Humanes et Pierre Claver s'étaient déjà embarqués en novembre dans le petit port de Soller et étaient arrivés sans encombre. Les autres étudiants : Gabriel Alegre, Antoine Marquez, Joseph Fuentes et Onuphre Serra, partirent le 7 décembre avec les PP. Blaise Bailo et Pierre Planes. Trois élèves externes du cours de philosophie : Jean Alcover, Raymond Gual et Raymond Anglada, s'étaient adjoints à eux. Ils avaient été, trois jours auparavant, admis dans la Compagnie de Jésus en qualité de novices. Un quatrième étudiant externe, nommé Michel Sanseloni, se rendait également à Valence avec l'intention de solliciter son admission. Enfin, à tous ces jeunes religieux il faut ajouter le Frère scolastique Jérôme Lopez, originaire de Gandie, entré dans la Compagnie de Jésus dans le courant de mai de l'année 1604. Il avait étudié les belles-lettres à Gérone et avait commencé, en 1608, sa philosophie à Majorque. Malheureusement, son inconstance, son peu d'amour du travail et de la pratique des observances religieuses avaient fini par contraindre les supérieurs à le renvoyer de la Compagnie. Le P. Jean Torrens,

recteur du collège de Majorque, était chargé de l'exécution par ordre du P. Provincial. Toutefois, le P. Jérôme Lopez ne devait être averti de la triste nouvelle qu'à son arrivée en terre ferme. Nous verrons dans la suite de notre récit par quelle voie providentielle il fut tiré de son insouciance et raffermi dans sa vocation.

Nos voyageurs montaient la *Vellina*, venant de Palerme et se rendant à Alicante. Comme ce bâtiment avait subi de longs retards dans son voyage, par suite des accalmies et des fortes chaleurs, il avait fait escale, vers les premiers jours d'octobre, dans le port de Majorque pour se ravitailler. Il portait à son bord un des fils du marquis de Villena, vice-roi de Sicile, et une partie considérable des richesses de sa maison. Une compagnie de mousquetaires le montait pour protéger les voyageurs et la cargaison contre les corsaires.

Partie de Majorque le 9 décembre, la *Vellina* se trouvait, le 13, dans le voisinage d'Iviza, lorsque soudain le fameux corsaire calviniste Simon Danza l'attaqua avec sa galiote bien armée et deux autres bâtiments. Les soldats de la *Vellina* se défendirent avec intrépidité et courage et périrent à peu près tous dans le combat. La résistance n'étant plus

possible, le navire espagnol se rendit et tous les passagers faits captifs furent conduits à Alger.

Il serait difficile de dire tout ce qu'eurent à souffrir les dix Jésuites, pendant les quatre jours que dura la traversée. A peine débarqués, on les jeta, avec les autres esclaves, dans un étroit et humide cachot. C'est dans cet affreux séjour qu'ils passèrent les fêtes de Noël. Elles furent encore rendues plus tristes par la mort du jeune Michel Sanseloni qui succomba aux souffrances et aux mauvais traitements endurés pendant la traversée et la courte durée de sa captivité.

A leur arrivée à Alger, les Pères reçurent la visite d'un prêtre catalan. Il se jeta à leur cou, les embrassa affectueusement et leur dit avec larmes : « Dieu soit loué ! mes Pères. Je lui demandais depuis longtemps dans mes prières d'envoyer des prêtres dans cette ville, pour secourir tant de malheureux esclaves. Je rends grâces au ciel d'avoir été exaucé. Prenez bon courage, vous trouverez ici un vaste champ pour exercer votre zèle et votre charité. » Ce digne prêtre avait été captif. Après son rachat il ne voulut pas s'éloigner des pauvres chrétiens esclaves, privés de tout secours religieux, grandement exposés à se perdre et à renier leur foi.

Sept jours après leur arrivée à Alger, les Jésuites furent tirés de leur cachot pour être vendus sur la place publique. On leur examina les dents, les bras, la callosité des mains et des pieds, comme s'il se fût agi de bêtes de somme. Les PP. Bailo et Planes furent cédés à Ali Monzor pour la somme de 3,000 réales [1] castillans chacun. Les deux frères Jérôme Lopez et Onuphre Serra furent achetés par Simon Danza pour la somme de 4,050 réales castillans. Il les revendit pour le même prix à Mami Español. Le féroce corsaire se servit de tous les moyens pour faire apostasier les deux jeunes Jésuites.

Un jour entre autres, Danza fit appeler le P. Jérôme Lopez et lui dit d'un air courroucé : « Tu vas te faire Turc ou luthérien, il n'y a pas de milieu. Si tu te fais Turc, tu obtiendras, avec la liberté, des titres de noblesse ; si tu te fais luthérien, non seulement tu seras libre, mais ma protection t'est assurée, sans parler des nombreux avantages dont tu jouiras. — Je ne veux être ni Turc ni luthérien, répondit avec fermeté le Frère, et je suis prêt à donner ma vie, plutôt que de renoncer à ma religion. —

1. Le *reale* est une monnaie de cuivre espagnole valant environ 25 centimes.

8

Ah ! je vous connais, maudits chiens de Jésuites, s'écria, en écumant de rage, le farouche hérétique ; je sais bien qu'il n'y a rien de bon à attendre de vous ; aussi, allez au diable et que je ne vous revoie plus ! »

Le même Frère Lopez, beau jeune homme, dans toute la fraîcheur de l'adolescence, eut pareillement à subir de nombreux assauts de la part de vils Turcs qui voulaient attenter à sa vertu. Il résista toujours avec un courage héroïque aux sollicitations de ces suppôts de l'enfer et supporta avec une admirable patience tous les coups et mauvais traitements dont ils l'accablaient. A la tombée de la nuit, le F. Lopez venait demander sa ration de pain d'avoine. C'était la femme de son maître, vieille renégate italienne, âgée de plus de soixante-dix ans, qui la lui donnait habituellement. Touchée, sans doute, de compassion pour le jeune captif, elle ajoutait, en cachette, un pain de froment à la ration convenue.

Or, il arriva qu'un jour le P. Jérôme Lopez la trouva à genoux et en prière. « Fatima, — c'était son nom — mais que fais-tu là ? — N'est-ce pas l'*Ave Maria* (Angelus) des chrétiens? — Tu dis vrai. » Et Fatima d'ajouter : « Moi aussi, je dis l'*Ave Maria* et salue Notre-Dame. » Sortant alors un chapelet de son sein

et le montrant : « Au milieu de mes malheurs, s'écria-t-elle avec émotion, je n'ai jamais passé un jour sans le réciter. De plus, j'ai gardé tous les jeûnes de l'Église et je n'ai jamais mangé de viande le vendredi, bien que les Maures voulussent m'en faire manger. » Le F. Lopez la félicita d'être restée fidèle à la religion sur ces différents points, puis ajouta : « Remarque bien, Fatima : cela ne suffit pas pour être sauvée. Il faut encore et surtout confesser Jésus-Christ que tu as renié publiquement. — Si je le fais, répliqua-t-elle tristement, ils me brûleront toute vive... Prie bien pour que le bon Dieu arrange ma malheureuse situation. » Le F. Lopez en conféra avec le P. Bailo. Muni de pleins pouvoirs par Rome, ce dernier réconcilia en secret avec l'Église la vieille Fatima, après avoir entendu sa confession.

Les Frères Marquez, Alegre, Fuentes et Anglada furent vendus à Ali Pichenino : le F. Marquez pour 1,750 réales; le F. Alegre pour 1,570; le F. Fuentes pour 1,750 et le F. Anglada pour 2,810. Le F. Gual, en raison de sa belle prestance et de son extérieur fort avantageux, attira les yeux d'un grand nombre d'acheteurs. Un capitaine turc du nom de Musoli, homme vicieux s'il en fut, s'éprit de lui et résolut d'en faire l'acquisition

coûte que coûte. Il y eut surenchère et le prix monta jusqu'à 4,828 réales. Le F. Alcover fut cédé à Mohamed Banaddi pour 2,400 réales castillans.

En apprenant la triste nouvelle de la captivité des Pères, à Alger, le P. Jean Torres, recteur du collège de Majorque, en avisa aussitôt le P. Provincial, Ferdinand Ponce, et le P. Général. Il écrivit aussi au P. Coton, le priant d'obtenir du roi de France et du gouverneur de la Provence des lettres patentes pour Simon Danza et les consuls français d'Alger Vincent Prats et Pierre Viaz, intermédiaires obligés dans les rachats de captifs. Le P. Recteur fit également toutes les diligences nécessaires pour réunir la somme destinée à la rançon.

Entre temps les captifs avaient beaucoup à souffrir de leur triste situation. Ils avaient l'écurie pour logement ; le sol nu ou le fumier leur tenait lieu de lit. Ils avaient pour toute nourriture deux pains d'orge et de l'eau comme boisson. Leur vêtement consistait en une grosse capote de serge qui leur servait aussi de manteau. Ils ne pouvaient sortir dans les rues sans être insultés, frappés ou accablés de coups de pierres. Il serait trop long de relater dans le détail les mauvais traitements dont ils

furent l'objet pour la conservation de leur foi et de leur vertu.

Le F. Alcover eut à subir les plus terribles assauts. Mais soutenu par la grâce de Dieu, il remporta toujours la victoire. Son féroce patron se jeta jusqu'à deux fois sur lui avec son yatagan pour le forcer à consentir à ses infâmes propositions : « Plutôt mourir mille fois que d'offenser mon Dieu, » répondit l'héroïque religieux. Heureusement pour le Frère, ce suppôt d'enfer reçut soudain l'ordre de partir pour Constantinople. Vendu à un autre patron, le F. Alcover fut délivré de ce démon incarné.

Le F. Gual eut à subir des luttes plus longues et non moins effroyables. Son patron, le prenant un jour à part, lui tint ce langage caressant : « Mon fils, je n'ai ni femme, ni enfants. Je t'ai acheté pour faire de toi mon fils et mon héritier, à la condition que tu renonceras à ta religion ». Il se mit alors à le dépouiller par force de ses pauvres vêtements, le revêtit de riches habits turcs, lui rasa ensuite les cheveux en ne lui laissant qu'une natte et lui ceignit la tête d'un turban. « C'est en vain que vous m'avez fait violence pour m'habiller en renégat, lui dit le Frère, avec une sainte indignation. Jamais je ne renierai

Jésus-Christ; jamais je n'abandonnerai ma religion. » Après avoir fait cette solennelle profession de foi, il saisit le turban, le jeta à terre et le foula aux pieds.

Son féroce patron crut pouvoir plus facilement arriver à ses fins en forçant le soir le F. Gual à coucher dans sa chambre. « Tu m'as acheté, c'est vrai, rèpondit le religieux ; mais tue-moi si tu veux, jamais je ne dormirai avec toi. » Cette réponse jeta le Turc dans un grand étonnement. Il laissa le captif en paix pour cette nuit. Le F. Gual se retira et alla tout habillé prendre un peu de repos dans un coin de la maison.

Ce suppôt d'enfer ne se tint pas pour battu. Il renouvela ses assauts, mais sans plus de succès. Le F. Gual était tellement méconnaissable par suite des blessures et des mauvais traitements dont son féroce maître l'accablait, que le F. Lopez, étant venu le visiter, ne put retenir ses larmes en le voyant dans ce triste état. « Ne pleurez pas, lui dit le F. Gual ; ne me plaignez pas pour mes blessures, mais bien plutôt parce que la palme du martyre m'a échappé des mains. » En effet, dans un transport de rage, son patron, apres l'avoir roué de coups de bâton, l'avait pendu avec un turban pour achever sa victime; mais par une per-

mission du ciel le lien se rompit comme un fil. La rage du Turc se changea alors en véritable frénésie. S'armant d'un énorme coutelas, il le brandit pour décapiter le jeune religieux. Le coup ne fit qu'une éraflure, car le bourreau, dans sa colère et son aveuglement, avait frappé du côté non tranchant. Après cet affreux accès de sauvagerie, le Turc tomba épuisé sur le sol et lâcha sa victime.

Les PP. Bailo et Planes eurent aussi leur part de souffrances et de tribulations. Leur cruel patron les tenait chargés de chaînes et de fers plusieurs jours de suite, menaçant de leur rompre les os et de leur ouvrir le ventre, s'ils ne faisaient pas toutes les diligences possibles pour lui procurer au plus tôt une forte rançon.

Pendant tout le temps que dura leur captivité, les Pères et les Frères eurent la liberté de se visiter. Ils se confessaient et communiaient tous les dimanches, dans la chapelle du bagne ou dans celle du consulat de France. Les deux Pères prêchèrent aux captifs pendant tout le temps de leur séjour à Alger. Pendant le carême, ils donnèrent une mission qui produisit de grands fruits de sanctification et de salut. Le changement opéré chez le plus grand nombre fut tel, qu'au dire des musulmans eux-

mêmes, on n'avait pas vu depuis longtemps, à Alger, des chrétiens si exemplaires et si fervents.

Toutefois, en Espagne on n'oubliait pas les chers captifs. Le P. Provincial, Ferdinand Ponce, à force de démarches était parvenu à recueillir la somme exigée pour leur rachat. Il s'empressa de la transmettre à Pierre Viaz, consul de France à Alger, en le priant d'user de tout son pouvoir pour mener à bien cette affaire importante. Dès qu'il fut en possession des fonds, Viaz se mit aussitôt en relation avec les PP. Bailo et Planes pour s'entendre sur la façon de procéder. Après bien des démarches, des marchandages longs et pénibles, des rebuffades sans nombre, les rachats suivants finirent par être conclus.

Les Frères Marquez, Alegre, Fuentes et Anglada recouvrèrent la liberté contre la somme de 26,000 réales castillans payée à Ali Pechinino, leur maître. Les deux Frères Serra et Lopez, esclaves de Mami Español, furent également rachetés; mais le récit de leur captivité ne fait pas mention de la somme payée pour leur rançon. La délivrance du F. Gual fut de beaucoup la plus onéreuse. Son patron exigea 7,000 réales et 100 pesos pour frais de médecine pendant sa maladie. Comme le Dey

d'Alger voulait l'acheter pour le même prix et l'envoyer en présent au Grand-Turc, on le fit se désister de son dessein en lui versant la somme de 3,200 réales. Ali Monzor exigea pour la rançon du P. Planes 7,000 réales. Le F. Alcover dut sa délivrance aux Pères Rédempteurs de la Très Sainte Trinité et recouvra le premier la liberté. Toutefois, le Conseil de la douane s'opposa à ce que les Trinitaires et les esclaves chrétiens rachetés sortissent du port avant qu'on n'eût remis en liberté la fille d'un Turc, retenue captive en Corse, où elle s'était faite chrétienne. Cette affaire traîna en longueur, de sorte que, racheté le premier, le F. Alcover fut le dernier à quitter Alger. Le départ du P. Bailo fut pareillement retardé à cause de la somme exorbitante exigée par son patron.

Les huit captifs rachetés s'embarquèrent le 1er septembre dans une saïque française, en compagnie du consul Viaz. Ils comptaient débarquer à Valence, mais les vents contraires les forcèrent à se diriger sur Majorque, où ils arrivèrent heureusement, le 3 novembre 1609. Il serait difficile de dépeindre la joie et l'allégresse des Pères du collège de Majorque et de la ville tout entière en revoyant les chers captifs, enfin rendus à la liberté après onze

mois de privations, de souffrances et de rudes combats. Un *Te Deum* solennel fut chanté en actions de grâces pour le bienfait de leur délivrance [1].

1. Cf. *Historia de Montesion*, t. I, fol. 81 et suiv., et *Vida del P. Jeronimo Lopez*, por el P. Juan Marin, lib. I, cap. VIII.

CHAPITRE XI

LES JÉSUITES ET LA RÉDEMPTION DES CAPTIFS. — UNE RÉDEMPTION A ALGER EN 1566

De son vivant, le fondateur de la Compagnie de Jésus refusa toujours de s'occuper des œuvres qui avaient pour but direct le rachat des esclaves chrétiens. La Providence y avait déjà largement pourvu en suscitant les deux grands Ordres Rédempteurs de la Très Sainte Trinité et de la Merci. Les gouverneurs de la grande Confrérie de Naples pour la rédemption des captifs ayant fait des démarches pressantes auprès de lui, afin d'en obtenir un Père comme directeur, il s'y refusa formellement, déclarant que ces pieuses associations, où la question d'argent tenait tant de place, n'étaient pas selon l'esprit des Constitutions de la nouvelle Compagnie. Cette réponse ne les rebuta pas. Ils s'adressèrent au vice-roi de Sicile, Jean de Vega, le suppliant d'intervenir auprès d'Ignace pour le même

objet. La réponse du fondateur de la Compagnie fut invariable. « Cependant, ajoutait-il en terminant, un de nos Pères pourrait être autorisé à s'entendre avec Votre Excellence, pour aller en Barbarie faire la rédemption, à la condition, toutefois, de n'avoir de compte à rendre qu'à elle et rien à démêler avec les confrères de la Congrégation. Je ne sais que trop, en effet, par expérience, combien il est difficile de contenter tout le monde dans ces sortes d'associations. Il suffit qu'un membre sur cinquante ne soit pas satisfait, pour que des difficultés, parfois inextricables, surgissent et créent de graves embarras [1].

C'est la ligne de conduite que tinrent les supérieurs, dans la suite, lorsqu'on fit appel au zèle et au dévouement des Jésuites pour entreprendre quelque rédemption générale. « Ces rédemptions générales avaient de grands avantages sur les rédemptions particulières, lisons-nous dans un rapport du P. Philémon de la Motte, adressé, en 1719, au Bureau de la Rédemption, à Marseille.

« Dans les rédemptions générales, les Rédempteurs, outre la liberté qu'ils procurent aux pauvres chrétiens, exercent encore les

1. Cf. *Cartas de S. Ignacio*, t. III, p. 337.

fonctions de missionnaires, administrent les sacrements, exhortent, consolent, fortifient dans la foi et l'espérance ceux qu'ils ne peuvent pas racheter, leur font des aumônes quand la misère les fait chanceler dans la religion. Les renégats mêmes ont recours à eux pour ménager leur retour à l'Église ; en un mot, la seule présence des religieux de la Rédemption produit, de l'avis de MM. les consuls, des biens infinis pour les esclaves et autres chrétiens libres, et même dans l'esprit des Barbares, qui admirent et louent hautement leur zèle et leur charité ; ce qui ne se trouve point dans les rédemptions particulières.

« De plus, les esclaves sont moins chers dans les rédemptions générales que dans les particulières. Lorsqu'on demande un esclave *nominatim*, il est en effet censé recommandé, et le patron, qui le sait, le vend plus cher. Enfin, dans les rédemptions générales, comme il y a plusieurs patrons qui ont besoin d'argent ou qui ne tirent pas grand service de leurs esclaves, il arrive qu'à l'envi l'un de l'autre, ils le relâchent à meilleur marché [1]. »

1. Cf. Paul Deslandres, *L'Ordre des Trinitaires pour le*

C'est de ces sortes de rédemptions que les Jésuites furent chargés, à plusieurs reprises, en Barbarie, par les rois d'Espagne et de Portugal. Nous avons déjà parlé de celles de Tétouan. Parmi les autres, nous insisterons plus particulièrement sur celle qu'entreprit, en 1566, le P. de Torres, grâce aux abondantes aumônes laissées à sa mort par le vaillant Louis de Quixada, l'ami de Don Juan d'Autriche.

Muni des passeports nécessaires et de lettres de recommandation pour le Dey d'Alger, les hauts fonctionnaires de la douane et le consul de France, intermédiaires obligés pour toute rédemption, le P. de Torres débarqua à Alger dans les premiers mois de l'année 1566. La nouvelle de son arrivée fut bientôt connue dans toute la ville, grâce aux coups de canon réglementaires tirés à l'apparition des rédempteurs. Accompagné du consul, le Père alla, tout d'abord, présenter ses hommages au Dey et lui offrit les présents d'usage. Il fit de même à l'égard des hauts employés de la douane, pour gagner leurs bonnes grâces et aplanir les voies pour les rachats. Grâce à

rachat des captifs, t. II; pièces justificatives, n° 268, p. 383. Paris, Plon, 1903.

Dieu, tout s'annonçait pour le mieux, lorsque soudain la ville fut mise en commotion par un événement qui faillit coûter la vie au Jésuite rédempteur.

A cette époque vivait à Alger un renégat grec, du nom d'Asanico. Jamais patron n'avait été plus féroce pour ses esclaves que ce suppôt d'enfer. Il se faisait un passe-temps de leur couper le nez, les oreilles et les forçait ainsi tout mutilés à ramer sur sa galiote. Étant allé, au printemps, avec les capitaines de cinq autres navires, faire une course, au delà du détroit de Gibraltar, ils résolurent d'opérer une razzia de chrétiens occupés à la pêche du thon, dans un endroit appelé Saint-Sébastien, non loin de Cadix. Le coup réussit à souhait. Mais les corsaires turcs n'avaient pas compté sur l'éveil donné aux habitants de la ville par un renégat du pays qui s'était enfui après le débarquement.

Pendant qu'ils emmenaient leurs prisonniers, les Turcs furent soudain attaqués par un nombre considérable d'habitants. Ils lâchèrent en toute hâte leur proie pour regagner leurs navires. Pour comble de malheur, ils les trouvèrent ensablés à cause de la marée basse. A force de bras et d'épaules ils réussirent à en relancer quatre à la mer pendant qu'ils

tenaient en respect les assaillants par des décharges d'arquebuses. Seule la galiote d'Asanico tomba entre les mains des chrétiens, malgré des efforts désespérés pour la sauver. Cadix célébra par une grande fête et des réjouissances publiques cette importante capture. On fit défiler dans les rues de la ville les nombreux esclaves délivrés et les Turcs faits prisonniers.

Les anciens captifs du cruel Asanico demandèrent aussitôt qu'on lui fît justice. Ils montraient leurs oreilles, leurs nez, leurs doigts coupés et les traces des blessures horribles qu'il leur avait faites sur le corps. Le corregidor instruisit sans retard son procès. Le féroce corsaire fut condamné à la peine capitale et sa tête fut exposée à l'une des portes de la ville. Il reconnut toutefois son erreur et ses crimes avant de mourir, se réconcilia avec l'Église et donna des marques d'un sincère repentir.

Or, vers ce même temps, un marchand de Cadix, grec de nation, nommé Nicolo, fut capturé par les corsaires algériens pendant qu'il se rendait par mer à Lisbonne. Conduit à Alger, il avait déjà négocié son rachat, lorsqu'il fut soudain reconnu par un des renégats d'Asanico qui était parvenu à s'échapper de

Cadix et était revenu à Alger. La nouvelle de la découverte, répandue parmi les Turcs, les Maures et les renégats, souleva la plus violente tempête. Tous n'avaient qu'un désir, celui de venger le trépas d'Asanico : « A mort! A mort le chrétien! hurlaient-ils de toute part; il faut le brûler sans tarder! » Leur rage était telle qu'aucun chrétien ne pouvait sortir sans être maltraité, souffleté et meurtri de coups de pied et de coups de poing.

Averti de ce qui se passait, Ramadan-Pacha, gouverneur de la ville, ne fit aucune difficulté de livrer l'esclave grec à la haine des renégats en le leur revendant pour la somme de cinq cents doubles. Nicolo fut aussitôt enfermé dans le bagne du renégat albanais Mami-Arnaut et chargé de fers, avec ordre de ne lui donner aucune nourriture. Son arrêt de mort par le feu fut fixé au 25 décembre.

Le P. de Torres, révolté des traitements inhumains auxquels l'esclave chrétien était en butte, se rendit auprès du Pacha pour essayer de faire naître dans son cœur quelques sentiments de justice et d'humanité. Il le supplia de sauver d'une mort affreuse et cruelle un innocent. Avertis de la démarche que faisait le Jésuite rédempteur, les renégats se portèrent en foule au palais, où ils rencontrèrent le

Père. Celui-ci les ayant conjurés à leur tour de mettre un terme à leur cruauté, ils répondirent par des cris de mort poussés non seulement contre Nicolo, mais encore contre le *Papa* qui voulait leur arracher leur proie. Mami-Arnaut, voyant le danger réel que courait le P. de Torres, s'approcha aussitôt de lui, et le couvrant de son burnous en signe de protection : « Cet homme, s'écria-t-il avec animation en s'adressant aux renégats forcenés, doit être à l'abri de toute injure, car il est ici le représentant du roi d'Espagne pour le rachat des captifs espagnols. Contentez-vous d'assouvir votre vengeance sur l'esclave grec. » Le Pacha ayant parlé dans le même sens, les renégats se retirèrent écumant de rage.

Dans son ténébreux cachot, Nicolo ne tarda pas à être averti de la mort cruelle que lui préparaient ses féroces persécuteurs. Il bénit le Seigneur de l'avoir choisi pour glorifier son saint nom, au milieu de cette nation barbare et infidèle. Il put se confesser à un Père trinitaire, esclave comme lui, et recevoir tous les secours de la religion. Il attendit tout le jour de Noël ses bourreaux, mais ils ne se présentèrent que le lendemain, fête de saint Etienne, premier martyr.

Vers l'heure de midi, trente à quarante re-

négats, accompagnés de chaouchs exécuteurs de la justice, se rendirent au bagne de Nicolo. On lui ôta ses chaînes et on le conduisit à Bab-el-Oued, au milieu des vociférations et des insultes de la populace. Arrivé sur le lieu du supplice, on l'attacha à une ancre renversée dont la tige était fixée en terre, puis on amoncela autour de la victime du bois en quantité auquel on mit le feu. Nicolo fut bientôt environné par les flammes. Le martyr, sans faire le moindre mouvement, pria à haute voix, avec une ferveur toute céleste, pendant l'espace de trois quarts d'heure, puis inclina la tête et rendit à Dieu son âme vaillante.

Les renégats, auxquels s'adjoignit une nuée d'enfants, lapidèrent alors le cadavre avec la fureur de bêtes fauves. Le feu continua son œuvre de destruction toute la nuit. Les chrétiens ne trouvèrent le lendemain que des restes d'ossements qu'ils emportèrent secrètement pour les ensevelir dans leur cimetière.

Le P. de Torres venait d'assister à une de ces scènes de cruauté dont l'horreur dépassait tout ce qu'il avait pu lire dans les récits traitant des souffrances et de la mort cruelle infligées aux pauvres esclaves chrétiens de Barbarie. Son cœur en fut douloureusement angoissé. Il le fut davantage encore à la pen-

sée qu'il ne pouvait rendre à la liberté qu'une minime partie de ces malheureux, ensevelis tout vivants dans d'affreux cachots et sans cesse exposés à renier leur foi. Il les consola de son mieux, leur promit de s'intéresser à leur sort et fit voile vers l'Espagne avec sa précieuse cargaison de captifs rachetés [1].

1. Cf. *Soirées algériennes*, par l'abbé Léon Godard. Septième soirée, p. 137.

CHAPITRE XII

CONCLUSION

Comme on a pu s'en rendre compte dans le cours de ce travail, l'action des Jésuites ne s'exerça que par intermittence dans les États Barbaresques. Il n'y a en cela rien d'étonnant, si l'on se rappelle que l'évangélisation de ces contrées était confiée, depuis des siècles, aux dignes fils de saint François et aux intrépides religieux rédempteurs des ordres de la Trinité et de la Merci, sans parler de l'admirable saint Vincent de Paul et de ses fils qui vinrent encore plus tard arroser de leurs sueurs ces contrées infidèles. Les Jésuites ne firent que leur prêter main-forte, sur la demande des rois d'Espagne et de Portugal ou des gouverneurs des places occupées sur le littoral.

Ces appels répétés au zèle et au dévouement des religieux de la Compagnie de Jésus, dans les entreprises les plus diverses et les plus ardues, montrent en quelle haute estime étaient tenus les fils d'Ignace de Loyola. Les souve-

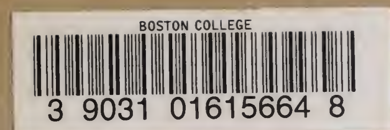
rains de ces mêmes États devaient leur en donner des preuves encore plus éclatantes, en confiant à leurs soins l'évangélisation des immenses contrées du Nouveau Monde, découvertes par les Vasco de Gama, les Albuquerque, les Christophe Colomb, les Cortes et tant d'autres intrépides *conquistadores* ou *descubridores*. Personne n'ignore les merveilles de transformations opérées par les missionnaires jésuites chez les peuplades sauvages ou anthropophages de ces lointaines contrées.

Lorsqu'en 1830, après de longs siècles de barbarie, nos armes victorieuses rendront la liberté aux mers, et donneront l'Algérie à la France, les Jésuites seront appelés dès les premières années de la conquête, pour féconder, de leurs sueurs ces immenses régions. A l'exemple de leurs frères d'Espagne et de Portugal, ils se dépenseront sans compter pour faire briller et triompher la Croix là où pendant tant de siècles avait dominé le superbe Croissant.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

BESANÇON. — IMPRIMERIE JACQUES ET DEMONTROND.


BOSTON COLLEGE
3 9031 01615664 8